



DECEMBRE 1979

BIMESTRIEL N° 6

BRABANT



REWISBIQUE
Archives

76

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Conseiller Technique : Georges Van Assel

**Présentation : Guy Cobbaert
Nadine Willems**

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : SOFADI, s.a.

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : **75 F.**

Cotisation 1979 (6 numéros) : **300 F.**

Siège : rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. : (02) 513 07 50.

Telex : B BRU B 63 245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C. C. P. de la Fédération Touristique du Brabant :
000-0385776-07.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandsstalige uitgave van het tijdschrift «Brabant», die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 450 F au C. C. P. 000-0385776-07.

BE ISSN 0006-8616

SOMMAIRE 6 - 1979

Inauguration, à Paris, du Centre Culturel de la Communauté française de Belgique, par Maurice-Alfred DUWAERTS	2
L'Enclos des Colonels, par Geneviève C. HEMELEERS	10
Vieux-Genappe, par J.-C. HANON	13
Une réalisation pilote d'Edmond Dubrunfaut, par Alain VIRAY	22
Le Musée français à Cortil-Noirmont, par Gilbert MENNE	29
Armand Bernier, chantre de Bruxelles	34
Promenades à Rixensart	36
Presbytères en Brabant (6), par Yvonne du JACQUIER	46
Un achat utile... un cadeau qui plaira	50
Hommage à Carlo Bronne	52
Avis et Echos recueillis par Yves BOYEN	53
Les manifestations culturelles et populaires	56

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Inauguration du Centre Culturel de la Communauté française de Belgique : Denis Moolaert et André Morain ; Enclos des Colonels : Willy Caussin et « Le Soir » ; Vieux-Genappe : A.C.L., Willy Caussin et Province de Brabant ; Christian Dehennin : Une réalisation pilote d'Edmond Dubrunfaut : Willy Caussin et documents aimablement prêtés par Edmond Dubrunfaut ; Le Musée français à Cortil-Noirmont : J. Desmet (le plan est extrait de l'ouvrage « La campagne de mai 1940 », édité par le Service Historique des Forces Armées) ; Armand Bernier : Guy Cobbaert ; Promenades à Rixensart : Willy Caussin, Photo-Promotion, Albert Ghobert et Hubert Depoortere ; Presbytères en Brabant : Guy Cobbaert ; Un achat utile... un cadeau qui plaira : Photo-Promotion ; Avis et Echos : Hubert Depoortere.

Au recto de notre couverture : l'Hôtel Bellevue, érigé peu avant la fin du XVIII^e siècle, dans le cadre de l'aménagement de la Place Royale, à Bruxelles, a accueilli au cours de son histoire plusieurs visiteurs de marque. Il abrite, de nos jours, un intéressant musée où sont réunis de nombreux objets de la vie du XVIII^e et du XIX^e siècle. Notre document représente un aspect du salon Louis XV (moitié du XVIII^e siècle) orné, entre autres, d'un très beau clavecin de Ruckers (XVII^e siècle) restauré par Taskin en 1774 (Photo : le Berrurier).

Au verso de notre couverture : le Château des Trois Fontaines, à Auderghem, sous sa parure de neige (janvier 1979). Il s'agit d'un ancien manoir de la Forêt de Soignes qui servit, notamment, de pavillon de chasse des ducs de Brabant et de prison. Il a été restauré voici quelques années et est ouvert au public, les samedis, dimanches et jours fériés de 14 à 17 h 30 (Photo : Anna Heymans).

Un événement exceptionnel...

INAUGURATION A PARIS DU



CENTRE CULTUREL DE LA COMMUNAUTE FRANÇAISE DE BELGIQUE

par Maurice-Alfred DUWAERTS

UN événement culturel important s'est passé fin septembre dernier à Paris. Il n'est certes pas trop tard pour en parler car les francophones de notre pays peuvent en être fiers : l'inauguration du Centre Culturel de la Communauté française de Belgique, qui se dresse dans un vieil hôtel du Marais entièrement rénové, rue Saint-Martin, face au Centre Pompidou, en plein Beaubourg, ce qui fit dire à M. Lecat, ministre français de la Culture et de la Communication, avec un délicieux humour : « Quelle bonne idée a eu le Président Pompidou d'implanter le Centre Beaubourg en face du Centre de la Communauté de Belgique ! ».

Événement culturel important, écrivions-nous en commençant. Certes, il le fut par le nombre de ministres et de personnalités belges et étrangères présents mais aussi par la qualité de l'outil culturel. Vraiment, pour une fois, les plus difficiles n'ont pu émettre de critiques et nos architectes sont à féliciter.

Il faut souligner la présence, à cette inauguration, de notre Premier Ministre, M. Martens, qui devait souligner lors d'une conférence de presse avant la séance académique, que « La Belgique a la chance d'être un pays dont les habitants participent à deux cultures et cela doit être une source d'enrichissement et non une source de conflit ». Se réjouissant d'être à Paris, il souligna que la révision constitutionnelle de 1970 a affirmé le principe de l'autonomie culturelle et a reconnu l'existence de trois régions, et insistant : « Nous devons poursuivre ces objectifs en parallèle, en assurant la cohésion et la stabilité de l'Etat central. La manifestation d'aujourd'hui à Paris est pour la Communauté française de Belgique une des réalisations les plus significatives de l'exercice de son autonomie culturelle sur le plan international. La Belgique ne connaîtra une réelle pacification que dans la mesure où chaque communauté maîtrisera son devenir culturel. Que cette maison, qui doit d'abord exprimer la sensibilité de la communauté française de Belgique, soit largement ouverte à tous les Belges. La culture doit être synonyme d'ouverture et non de repli sur soi et l'ouverture prochaine de la Mai-



Le Centre Culturel de la Communauté française de Belgique s'est installé rue Saint-Martin, à Paris, dans ces deux vieilles maisons entièrement rénovées, face au Centre Pompidou.

son de la Communauté néerlandaise à Amsterdam doit être également considérée dans le même esprit. Le Gouvernement poursuit avec détermination son programme de réformes de l'Etat dont les deux volets principaux sont la reconnaissance du fait régional et l'extension de l'autonomie culturelle ».

M. Michel Hansenne, ministre de la Communauté française de Belgique, présidait la séance académique d'inauguration dans le merveilleux théâtre du Centre, au nom de l'Exécutif de la Communauté. Il lui appartenait donc de définir les objectifs de ce nouveau Centre :

— affirmer, à l'étranger, l'existence d'une communauté belge de langue

française, partie prenante du grand courant francophone qui, par le cœur et l'esprit, réunit des millions d'hommes et de femmes, au-delà des diversités politiques, économiques, philosophiques ou religieuses ;

— témoigner, dans un pays auquel nous unissons tant de liens d'amitié, de la vitalité de nos créateurs artistiques et de la qualité de notre patrimoine culturel ;

— offrir aux jeunes artistes de nos communes et de nos provinces une chance d'affirmer, au niveau international, leurs talents. L'expression culturelle d'un peuple est la manifestation de sa vie, de ses joies, de ses craintes et de ses espoirs. Nous voulons don-



Monsieur Wilfried Martens, notre premier ministre accueille Monsieur Lecat, ministre français de la Culture, en présence de Monsieur Pierre Falize, gouverneur de la Province de Namur et président du Conseil d'administration du Centre, et de Monsieur Michel Hansenne, ministre de la Communauté française de Belgique.

ner, ici, à Paris, l'image d'une Communauté « Wallonie-Bruxelles », décidée sereinement à occuper la place qui lui revient dans l'Europe des régions ; — participer au mouvement qui, en Belgique, vise à l'épanouissement des deux grandes Communautés belges de langue et de culture. Notre volonté est de prendre en charge notre spécificité, sans s'opposer à quiconque, et dans le respect de nos diversités nationales. Nous ferons de ce Centre un instrument privilégié de rencontre, de dialogue et de découverte. M. Hansenne rendit un hommage mérité à l'action de ceux qui l'ont imaginé, créé et réalisé et salua le travail collectif réalisé par l'équipe des architectes, le service de l'infrastructure du département, les ingénieurs, artisans et travailleurs, remerciant les artistes

Alechensky, Bury, Folon, Hergé et Roulin pour leur contribution. « Nous voulons affirmer, ici, à Paris, et à travers Paris, en France, creuset de la francophonie, l'existence d'une Communauté française de Belgique », devait dire M. Hansenne, qui poursuivait : « Ce n'est pas faire de procès d'intention que d'affirmer que trop d'ambiguïtés, trop d'équivoques subsistent dans l'image que nous transmettons vers l'étranger. Par pudeur ou par faiblesse, nous avons trop souvent, dans le passé, gommé notre originalité, été complices de confusions de patrimoine. Nous voulons mettre en relief notre identité propre, c'est-à-dire la sensibilité commune de tous ceux et de toutes celles qui partagent la même communauté de langue et de pensée.

Il s'agit d'abord de témoigner de la vitalité de nos créateurs artistiques et de la qualité de notre patrimoine culturel car l'affirmation la plus élevée de notre génie propre se manifeste dans la création artistique, qui exprime l'âme d'un peuple. Les artistes qui sont présents aujourd'hui et tous ceux qui seront présentés demain, apportent le témoignage de notre volonté et de notre capacité de vivifier et de renouveler pour notre propre part, modeste mais non marginale, notre culture française. L'agencement des différents espaces culturels du Centre nous permettra d'ouvrir la maison à toutes les formes d'expression artistique. Nos gens de théâtre, nos musiciens, nos cinéastes, nos artistes, nos écrivains, disposeront ici, à Paris, d'un merveilleux outil pour affirmer, au plan international, leurs talents.



Une brillante réception réunissant le Tout Paris a suivi la séance académique d'inauguration.

J'espère particulièrement que cette Maison sera accueillante aux jeunes. Nous avons la chance d'être dans un pays où de multiples talents ont fleuri. Nous devons préparer une nouvelle génération et intégrer dans notre action de promotion et de soutien, la jeunesse qui est le ferment de notre vie culturelle future. Si l'aspect proprement culturel sera bien sûr privilégié, je crois que le rôle d'une telle Maison est plus large. Certains ont parlé de notre première Ambassade à l'étranger. Nous souhaitons que ce lieu soit l'instrument de promotion de toutes les réalisations qui marquent notre vie économique, sociale, scientifique ou technique. Cette Maison est un de nos atouts pour développer une politique d'exportation de nos biens culturels.

Dans cet ordre d'idées, nous encourageons des manifestations communes avec les institutions privées ou publiques, notamment les départements régionaux de Wallonie et de Bruxelles, mettant en exergue nos possibilités économiques, nos capacités sociales, notre organisation en matière d'aménagement du territoire, nos innovations technologiques, nos ressources touristiques. Notre Centre sera aussi un lieu de dialogue. L'extraordinaire explosion d'idées, de réflexions, d'animations qui secoue continuellement Paris, sera pour nous l'occasion d'une constante remise en question sans laquelle la culture s'étirole et la vie se fige. Nous ne voulons pas simplement apporter notre image, la sensibilité de notre communauté. Nous ne voulons pas être des spectateurs passifs. Nous at-

tendons beaucoup de la riche confrontation que procure le contact direct avec d'autres cultures, d'autres sensibilités. Le Centre de Paris sera notre fenêtre largement ouverte sur le monde et d'abord sur la France. Nous sommes persuadés que l'inauguration de ce Centre marquera une étape importante dans l'intensification des relations culturelles entre nos pays. Notre communauté belge de langue française se veut aussi partie prenante du grand courant francophone qui, par le cœur et l'esprit, réunit des millions d'hommes et de femmes au-delà des diversités politiques, économiques, philosophiques ou religieuses. Le français, pour nous, ce n'est pas seulement notre langue que nous aimons pour sa clarté, sa concision, son



Une partie de la fresque de Hergé décorant l'intérieur du Centre.

élégance, le français, c'est avant tout la langue de la liberté. Si elle a une vocation universelle, la langue française n'a aucune prétention à dominer. Loin des visées politiques, la francophonie rapproche les peuples. Grâce à elle, s'est établi, dans le droit à la différence et le strict respect des identités nationales, un remarquable dialogue des cultures dont le plus important est sans doute la rencontre de la civilisation proprement française avec la négritude.

La francophonie ce sont aussi des millions d'hommes et de femmes vivant dans des situations déterminées. Aucun progrès culturel ne mériterait ce nom s'il ne comportait, en même temps qu'une élévation morale, un plus être social et économique. Notre Centre à Paris doit nous permettre de développer aussi notre politique de coopération avec les pays partiellement ou entièrement de langue française.

Cette Maison, je le dis nettement, ne sera donc jamais un instrument d'opposition dirigé contre quiconque. Nous entendons prendre en charge notre spécificité dans le respect de nos di-

versités nationales. Ceux qui seraient tentés de dévier de cet objectif rendraient le plus mauvais service à notre Communauté et contribueraient directement à son affaiblissement et à son isolement.

Si tous ceux qui participent d'une culture donnée étaient intimement persuadés qu'ils possèdent un patrimoine qui intéresse l'humanité toute entière ; si toutes les cultures étaient fières de leur spécificité, sans honte et sans complexe, mais aussi sans hargne et sans prétention ; si tous ceux qui participent d'une culture donnée acceptaient sans réticence les autres cultures en ce qu'elles ont d'original et d'unique, alors nous ferions de grands pas vers une paix fondée sur l'estime réciproque. Car si les cultures s'expriment par la différence, elles sont la source de l'échange, ferment de l'ordre social et moral de l'humanité. Puissions-nous toujours nous en souvenir dans mon pays comme dans le monde entier. »

M. Pierre Falize, gouverneur de la province de Namur, président du Conseil d'Administration du Centre, devait ensuite prendre la parole.

« Pour vivre et grandir », dit-il, « un nouveau-né a besoin d'être entouré et sustenté. Pour cela, les moyens matériels à l'approvisionnement de l'enfant sont indispensables. Où les trouver ? Provinces et communes nous apportent leur contribution. La Commission Culturelle Française de Bruxelles nous ajoute son écot.

Le budget du ministre de la Communauté Française vient à la rescousse, oh combien !

Mais ce budget, traduction chiffrée de la volonté politique du ministre qui en a la charge, n'existe que si l'assemblée législative nous apporte sa caution.

La présence parmi nous du président du Conseil Culturel, des membres de son bureau élargi, de ses anciens présidents et de nombreux de ses représentants, est plus qu'une garantie, c'est une affirmation.

Affirmation concrétisée par un geste d'amitié et de confiance en l'avenir : la remise au Centre, à titre symbolique, d'une série d'ouvrages annonçant la création d'un Fonds d'un million de francs belges pour la constitution de notre documentation sur le plan du livre et de l'édition.

Ainsi, le parrainage se transforme, non en tutelle, mais en tuteur bien décidé à soutenir la croissance du nouveau-né. Mais si l'appui financier constitue une des composantes, sinon philosophiquement essentielles, à tout le moins nécessairement vitales d'un développement, l'entourage spirituel est tout autant facteur déterminant de demain. L'apport de réflexions, d'idées, de pensées, de création des inventeurs, chercheurs et auteurs de chez nous, est la pierre angulaire de notre réussite.

Autre motif d'espérer et de craindre. Espérer car notre terre romane a imprégné, à chacune des époques de son histoire, les courants de pensées et de recherches qui font le patrimoine culturel européen et universel.

Craindre aussi, car il s'agit, avant que le temps n'ait marqué de son sceau des valeurs indéniables, de faire des choix de présentation qui sans doute apparaîtront comme des tris subjectifs. Qu'importe si, au travers des heurts, oppositions, voire des affrontements,

se dessine le contour de ce que nos générations laisseront comme témoignage.

Aux philosophes, scientifiques, poètes, musiciens, écrivains, comédiens, éditeurs, artistes, bref à tous les hommes de l'art qui sont attentifs, nous le savons, à ce qui se déroule maintenant à Paris nous disons : votre place est chez nous, mais il nous faudra ventiler, programmer, organiser. Sur base de quels critères ? De critères humains. Donc discutables, mais qui toujours se voudront guidés par l'honnêteté et le souci de faire de notre vitrine une montre d'aujourd'hui et de demain de nos extraordinaires potentialités nées d'une rencontre entre la latinité et la germanité et nourries de ce « bon usage » de la langue française si bien illustré par Grevisse, cet homme de chez nous.

Déjà, la présence de cinq œuvres permanentes — Alechinsky, Bury, Hergé, Folon, Roulin — a entraîné des critiques. Pourquoi eux ? Pourquoi ? Parce qu'ils sont, nul ne peut le nier, porteurs de message.

D'autres aussi, me direz-vous. Certes, mais, comme dans la Genèse, il faut un début. L'important c'est qu'il existe une genèse. C'est celle que nous célébrons avec l'espoir que notre Maison devienne telle que notre Communauté française s'honore et soit honorée de la construction d'un Eden où diables et anges confronteront leurs pensées dans un dialogue, sinon toujours de compréhension, à tout le moins toujours de tolérance.

Et tout cela à Paris, capitale de la France.

Il y a un an, à l'initiative de M. Valéry Giscard d'Estaing, président de la République française, se tenait à Paris un vaste colloque sur la qualité de la vie. Qualité de la vie qui ne trouvera sa réalité que dans la possibilité pour chacun d'exprimer son existence au travers du prisme de sa personnalité culturelle.

Telle est, en fait, notre finalité : dire le « Moi » culturel de notre communauté française de Belgique dans ce monde mouvant et vibrant qu'est la France. » M. Lecat apporta enfin le salut du gouvernement français. « Les Français donnent parfois, dit-il, l'impression d'un égocentrisme culturel naïf, mais il

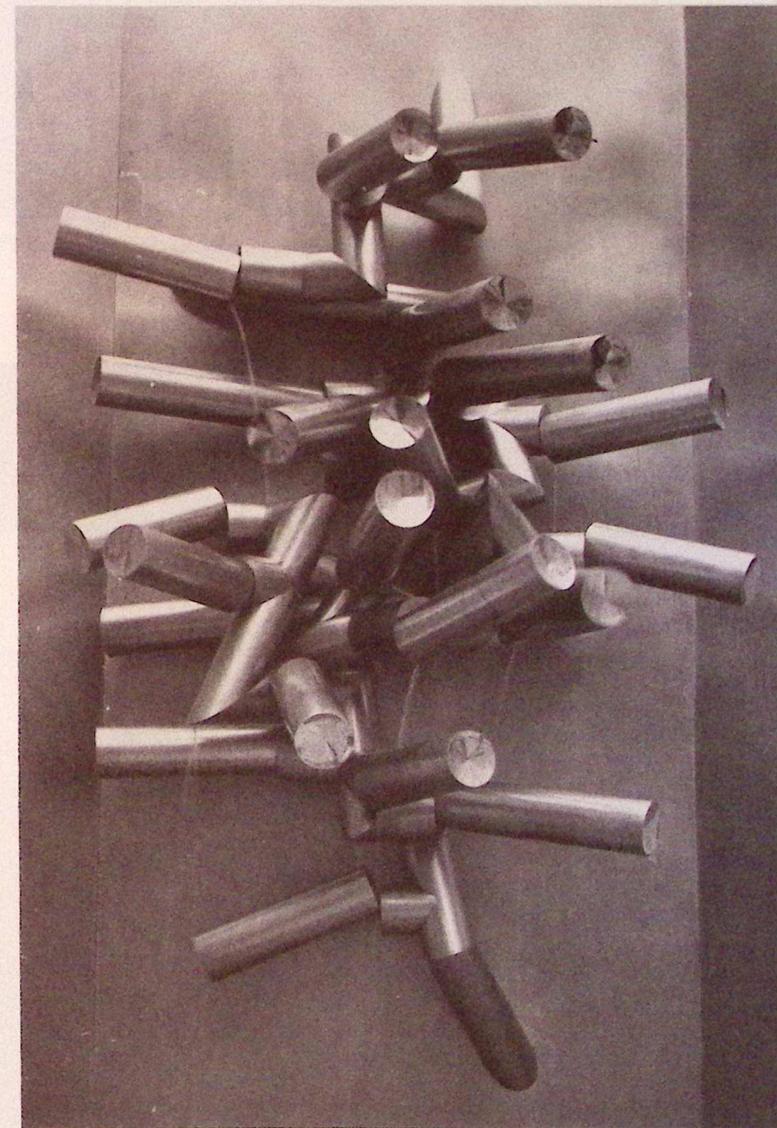
ne faut pas les prendre trop au sérieux. Ils savent très bien ce que l'ensemble de la culture française doit à chacune des identités, communautaires et nationales, de la francophonie. Le chemin de la création est naturellement un chemin de rencontre. La tradition romane qui nous est commune est faite de mesure et peut nous faire découvrir de nouvelles raisons de vivre et d'espérer. Votre Centre, devait con-

clure le ministre, va essayer d'apporter un élément de réponse à la grande inquiétude qui bouleverse notre société. »

Le Quartier

Situé rue Saint-Martin aux 127 et 129 dans le quatrième arrondissement, le Centre est bouclé également par deux autres vieilles rues de Paris : la rue de Venise et la rue Quincampoix.

La belle et originale fontaine mobile, en aluminium, de Pol Bury.



Avec l'installation du Centre Pompidou, juste en face, la fontaine Maubuée (l'une des premières fontaines publiques de la capitale française datée du XIII^e siècle) a été remplacée au coin de la rue Saint-Martin et de la rue de Venise. Elle garde l'entrée de la salle d'exposition du Centre. L'histoire littéraire enseigne que Villon consacra à Maubuée deux, trois vers de son « Testament ». Voltaire, Vigny et Nerval habitèrent ce quartier. Mais il y eut bien d'autres poètes et romanciers pour célébrer ce coin de Paris. Il y eut Hugo et le Gavroche des « Misérables », les femmes venues illuminer les nuits de Restif de la Bretonne, le commis Papinot et d'autres personnages de la « Comédie Humaine » imaginée par Balzac. Enfin, plus près de nous, il y eut Prévert, Breton et Desnos. Appolinaire, dans un poème célèbre « Le Musicien de Saint-Merry », laisse son étrange joueur de flûte, entouré de femmes,

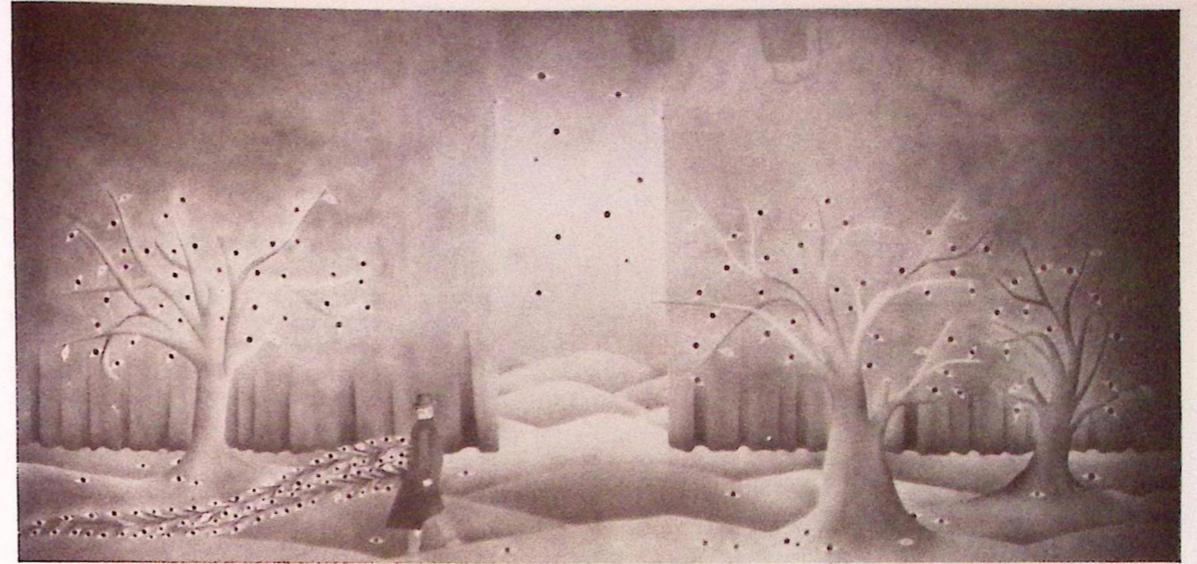
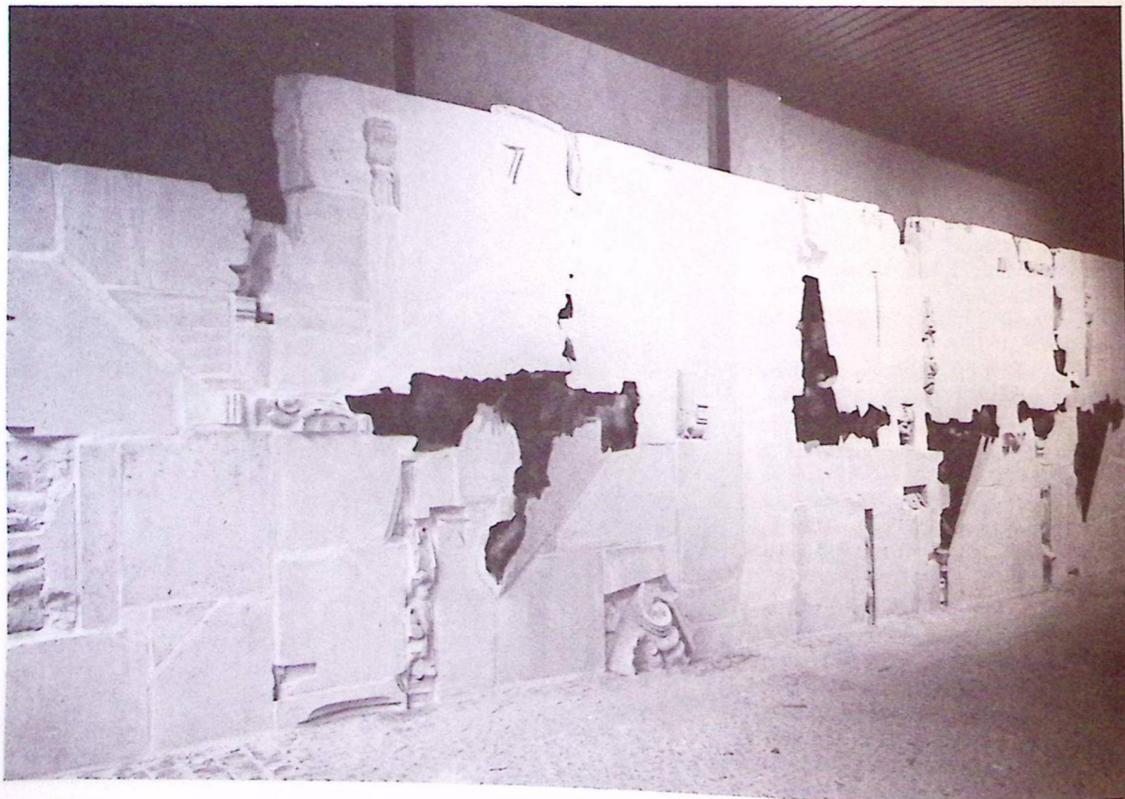
déambuler dans le quartier où il croise la Garde Républicaine et les marchands de bananes. Et le hasard sans doute veut que les salles de spectacles du Centre ont été implantées précisément sur les lieux où jadis avaient été installées des mûrseries de bananes ! Si Racine et Marivaux fréquentèrent assidûment le cabaret « L'Épée de Bois » situé au premier étage du 54 de la rue Quincampoix, cette rue doit plutôt sa notoriété aux bonnes et moins bonnes fortunes que lui prodiguèrent un banquier et un bandit célèbres. Le banquier était Law, celui à qui le régent Philippe d'Orléans fit appel en 1719 pour installer au 65 de la rue Quincampoix, la Banque Générale. Financiers et spéculateurs achetèrent et revendirent billets et effets de commerce émis par Law. Cette spéculation effrénée n'eut d'autre effet que de précipiter le système dans le krach le plus célèbre de l'histoire bancaire.

Quant au bandit, il s'agit de Cartouche. Ses exploits coïncidèrent avec l'effervescence qui entourait la banque Law. Il fut à la tête d'une bande de deux mille hommes. Pas moins ! Et, comme le rappelle Henri de Langle, on posa partout des barreaux, puis des grillages aux fenêtres car la bande de Cartouche se servait de crochets pour voler dans les maisons. Poètes, banquiers, bandits de jadis ! Peut-être feront-ils la fortune et la notoriété de notre Centre aujourd'hui !

Le Centre

Ainsi donc voilà le Centre installé dans une belle maison du Marais, magnifiquement restaurée. Mille mètres carrés sont ouverts à l'expression culturelle de la Belgique francophone. Ce sera, — une réelle ambition —, la mise en valeur d'un patrimoine historique, comme ce seront des lieux où se ren-

Le remarquable bas-relief de Félix Roulin, œuvre étrange s'il en est.



L'attractif rideau de scène de Jean-Michel Folon.

contrer, confronter des expériences, créer, exprimer les grands courants contemporains, voir naître et se confirmer des talents. De grands noms de chez nous ont collaboré à la décoration du Centre : Hergé, Jean-Michel Folon, Pol Bury, Pierre Alechinsky et Félix Roulin.

La conception a été confiée à l'Atelier des Architectes Associés, MM. Becker et Migeotte, avec la collaboration de M. Dombrecht (scénographe), M. Franco (ingénieur en techniques spéciales), M. Mathijs (ingénieur en acoustique) et M. Paoli (architecte d'intérieur).

En entrant on traverse d'abord une salle qui est ornée de panneaux imitant des pages de dictionnaire énormément agrandies et qui donne une vue générale (fort discutable d'ailleurs mais enfin) de la vie culturelle passée et présente de la Belgique francophone.

Puis on arrive sur une cour intérieure décorée par la belle et originale fontaine mobile en aluminium de Pol Bury. Au-delà, sous une voûte, on peut admirer le bas-relief de Félix Roulin, œuvre étrange qui représente un mur craquelé d'où sortent des mains, des bras, des jambes. C'est tout à la fois

extraordinaire et saisissant.

De la cour on peut gagner la salle d'exposition, d'une superficie de 220 mètres carrés, qui privilégiera la thématique, mettant en évidence tel ou tel aspect de la production de nos peintres, sculpteurs, photographes, inventeurs. Elle accrochera ainsi à ses cimaises les œuvres les plus significatives de la création contemporaine. A deux pas, après quelques marches, une salle d'information où des centaines de livres et revues parlent de nos écrivains, poètes, scientifiques, et met en valeur le remarquable travail accompli ces dernières années par nos éditeurs.

Il suffit de descendre quelques marches et nous voici dans la salle de spectacles, d'une capacité de 197 places, disposant d'un plateau de mobile, dont le rideau de scène attractif est de Jean-Michel Folon. Elle accueillera dramaturges et comédiens, mais aussi danseurs, chanteurs et musiciens. On y est fort heureusement remarquablement assis dans de somptueux fauteuils.

Enfin une salle de cinéma à grand écran et de 93 places, techniquement outillée pour offrir au public un éventail réunissant tous les talents francophones du septième art, complète

avec bonheur l'infrastructure culturelle.

Voilà donc présenté ce Centre culturel de la Communauté francophone de Belgique à Paris. Sa direction a été confiée à Francis De Lulle, assisté d'une équipe de dix personnes. Le Conseil d'administration qui le gère est présidé, rappelons-le, par M. Pierre Falize, gouverneur de la Province de Namur. Toutes nos provinces francophones ont témoigné d'un vif intérêt à sa réalisation par des contributions financières considérables et ont déjà décidé de budgets importants pour de futures manifestations.

Lors de l'inauguration, M. Ivan Roggen, Gouverneur, et M. Emile-Georges Courtoy, membre de la Députation permanente, accompagnés de fonctionnaires, représentaient la Province de Brabant.

Ainsi donc s'affirme, pour la première fois, hors de la Belgique, la présence culturelle francophone de notre pays. C'est une gageure, un pari sur l'avenir. C'est une tâche immense de tous les jours, de tous les instants. Tâche délicate qu'il conviendra de conduire à bien tout comme il conviendra de mener à bon port la réalisation du Centre de la Communauté néerlandophone sur les bords de l'Amstel à Amsterdam.

L'ENCLOS DES COLONELS

par Geneviève C. HEMELEERS



Il est des lieux prédestinés. A Bruxelles, en plein cœur d'un quartier historique, l'église Notre-Dame des Victoires, au Sablon, est l'un d'eux. Par sa beauté triomphante (style ogival tertiaire le plus pur), par son ancienneté (XV^{ème} siècle), par l'Histoire qu'elle côtoya, par la ferveur qu'elle inspira au long des siècles.

Lieu de rencontre pour la célébration d'événements heureux, lieu d'accueil pour les âmes en peine, centre de communion pathétique entre vivants et trépassés.

Sa vocation de partage se poursuit toujours aujourd'hui avec cependant un aspect particulier à notre époque. Celui-ci : hors les murs du sanctuaire, sur le bas-côté nord, dessous la ramure des grands arbres frissonnants, une charmille circulaire basse et discrète prospère au fil des ans. Treize charmes taillés la composent. Pourquoi ce nombre ?... : afin de perpétuer par un organisme à sève active, le souvenir de treize soldats sans sépultures, dont les ombres doivent errer dans la suprême sérénité de la mort au milieu de l'animation des vivants. Ils l'auraient voulu ainsi ceux-là qui, pour défendre et sauver la liberté de leurs compatriotes, se sont exposés en toute connaissance de cause, en une période dangereuse et à perdre la leur, et la vie.

Non, ces Belges-là ne seront pas oubliés et plus le temps leur fera cortège, plus notre devoir de maintenance sera impératif.

Une familiarité s'est établie déjà d'ailleurs entre eux et les passants qui font halte sur l'un ou l'autre des cinq bancs disposés en demi-cercle autour des charmes plantés à l'occasion de la cérémonie de l'inauguration de ce mémorial, le 17 novembre 1957, en présence du Roi. Chacun de ces hommes a le sien propre au pied duquel une plaque commémore son nom et son appartenance. C'est « l'Enclos des Colonels ». En effet, ces hommes valeureux étaient tous officiers de même grade dans l'armée belge. Ils appartenaient aux trois armes et avaient noms :

Ci. B.E.M. ADAM, Arnauld, né à Ixelles le 5-12-1890, tué à Liège, le 27-9-1943
Ci. B.E.M. BASTIN, Jules, né à Roux,

le 29-3-1881, décédé à Gross Rozen, le 1-12-1944

Ci. Act. BECQUEVORT, Gustave, né à Jodoigne, le 12-4-1890, décédé à Dachau, le 21-2-1945

Lt. Ci. Rés. BEGAULT, Ludovicus, né à Mortsel, le 15-6-1891, décédé à Dora, le 19-2-1945

Ci. Rés. BROSIUS, Jean, né à Arlon, le 15-12-1891, décédé en prison à Essen, le 26-3-1944

Ci. B.E.M. DE SCHRYVER, Jean-Baptiste, né à Alost, le 23-8-1893, décédé à Gross Rozen, le 8-2-1945

Ci. B.E.M. GILBERT, Emile, né à Genappe, le 1-1-1883, décédé à Gross Rozen, le 13-12-1944

Ci. B.E.M. HOUSMANS, Pierre-Paul, né à Ostende, le 7-4-1888, fusillé à Anvers, le 6-10-1943

Ci. LEBON, Frédéric, né à Louvain, le 11-4-1891, décédé à Gross Rozen, le 27-11-1944

Ci. LIBBRECHT, Roger, né à Bruxelles, le 31-10-1885, décédé à Passau, le 30-5-1945

Ci. MARDULIER, Camille, né à Machehen, le 6-10-1892, décédé à Gross Rozen, le 7-12-1944

Ci. B.E.M. SIRON, Brutus, né à Bruxelles, le 9-6-1886, décédé à Bruxelles des suites de blessures, le 20-9-1943

Ci. B.E.M. VAN DEN HEEDE, Alexandre, né à Anvers, le 19-9-1888, décédé en Allemagne, le 30-4-1945.

Comme le veulent les traditions militaires les plus anciennes, les officiers supérieurs ont le devoir d'encadrer leurs officiers, sous-officiers et soldats. C'est cet ordre-là qui a été respecté au Grand Sablon dans l'Enclos des Colonels.

Au centre de la charmille éclairée le soir, la margelle d'une pièce d'eau porte une inscription bilingue :

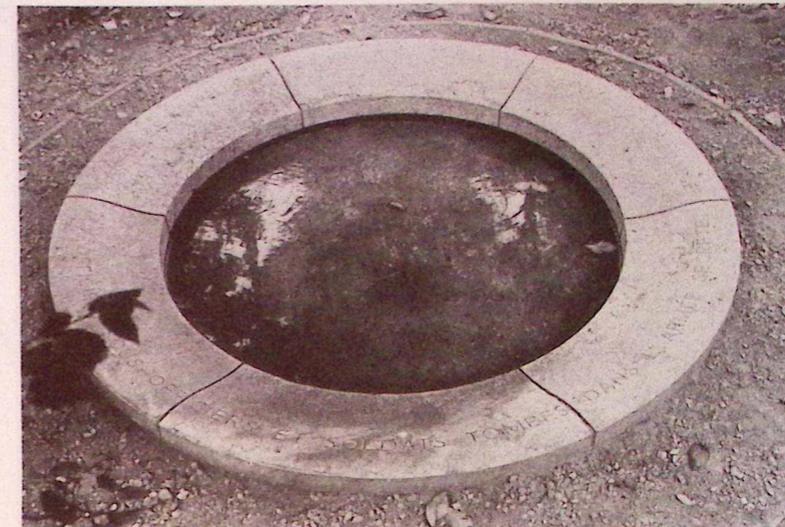
« Aux officiers, sous-officiers et soldats tombés dans l'Armée secrète ».

Ainsi donc, dans la vie comme dans la mort, ces compagnons de combat restent associés dans leur tragique destin de sang.

Au fond de la vasque sont gravés les mots suivants :

« Le Gouvernement compte entièrement sur vous pour la tâche qu'il vous confie et dont le succès importe au salut du pays.

«30 septembre 1942»



En page de gauche : Bruxelles : à l'ombre de l'église Notre-Dame des Victoires au Sablon, treize charmes rappellent le souvenir des treize colonels morts pour la patrie durant la guerre 1940-1945.

Ci-dessus : Au centre de la Charmille, la margelle d'une vasque porte cette inscription toute simple : « Aux officiers, sous-officiers et soldats tombés dans l'Armée secrète ».

La dramatique odyssee des treize colonels s'est déroulée en territoire belge durant les années noires de la guerre de 1940 à 1945 et l'occupation de la Belgique par les Allemands.

Au lendemain de la capitulation et de la démobilisation de l'Armée belge, fin mai 1940, se manifesta avec force parmi elle, principalement à Bruxelles d'abord, la volonté de maintenir plus que jamais des contacts entre militaires pour former une sorte « d'armée » d'opposants malgré les interdictions formelles de l'occupant.

Peu à peu ces noyaux se multiplièrent, puis se constituèrent en groupements sous l'autorité prestigieuse du président-fondateur de l'Union des Officiers de Réserve de Belgique : le Colonel B.E.M. Lentz, Robert.

Dans tout le pays ensuite, du nord au sud, de l'est à l'ouest, des patriotes isolés eurent connaissance de ces menées sous le manteau. Petit à petit, dans un désir d'union et d'entraide magnifiques, tous les résistants se joignirent spontanément à cette « armée » en formation pour entreprendre dans la clandestinité de nouvelles et dures batailles.

Des relations furent établies dès

1941-1942 avec le Gouvernement belge émigré à Londres dès le début des hostilités, pour tenter de réaliser une coordination efficace avec lui et nos alliés.

Le premier Chef de cette « Armée secrète » fut le Colonel B.E.M. Bastin, auquel succéda le Général Gérard.

Les années 1943 et 1944 furent consacrées à la mise en œuvre des plans portant sur un ensemble de dispositions à prendre relativement à la préparation de très nombreux refuges en vue de la guérilla dans le pays et de plus de huit cents projets de destructions de communications sur le sol belge.

A partir du mois d'août 1943 furent entamées les opérations directes par les missions parachutées d'agents venant de Londres, avec fourniture de matériel, d'armes, d'explosifs.

Sous l'impulsion du Lt. Gl. Pire, dernier commandant de l'Armée secrète, et suivant les directives expérimentées du Major du Génie, A. De Ridder, et de l'ingénieur principal assimilé aux Généraux, Waltère Dewé, et ses successeurs, pour les destructions routières et ferroviaires, l'Armée secrète mena son combat avec une fière audace



Le 17 novembre 1957, à l'issue de la cérémonie officielle, le roi Baudouin s'est entretenu longuement avec plusieurs membres de l'Armée secrète.

Lors de la même cérémonie, le Roi déposa au pied du mémorial une somptueuse couronne de chrysanthèmes au pied du mémorial qui perpétue le souvenir des 6.513 morts de l'Armée secrète.



malgré des difficultés sans nombre et des représailles sanglantes.

La Belgique, toutes liaisons rompues, constitua ainsi un formidable guépier qui embarrassa considérablement l'ennemi, notamment lors des débarquements des forces alliées en Europe.

Par l'organisation coordonnée de l'Armée secrète avec la Résistance, la Belgique — petit pays — a incontestablement participé à la victoire finale dans ce conflit monstrueux. Mais les pertes infligées par l'ennemi furent cruelles. Telle fut la fierté des patriotes opposés à l'asservissement ; jamais aucun poste, si dangereux fût-il, ne resta sans titulaire. Les sévices, la mort subis par les chefs et les troupiers, par ceux de la Résistance armée comme par ceux de la Presse clandestine, par ceux de la Résistance civile, du Renseignement, ont été identiques. Tous se sont considérés comme des frères d'armes dans le plus noble esprit de sacrifice.

Ainsi que les charmes, arbres coriaces au bois dur, nos treize héros ont eu l'esprit d'initiative des chefs, la témérité et l'opiniâtreté nécessaires à l'accomplissement de missions périlleuses dans les conditions les plus hostiles qui furent mais, hélas, en y perdant la vie.

Oui, ces arbres ont été judicieusement choisis : la puissance calorifique de leur bois étant élevée, il brûle en produisant une flamme vive.

Les treize Colonels aussi — et leur « armée » clandestine composée de soixante mille braves — ont brûlé d'un feu sacré en s'élevant au-dessus d'eux-mêmes au service de leur pays et de leurs compatriotes.

Dans l'inexorable finalité de toute existence, que leur souvenir demeure dans les lendemains qui viennent.

Un ouvrage sur l'historique complet de l'Armée secrète est en cours de préparation. Entrepris par le Professeur Henri Bernard, il est actuellement entre les mains du Professeur Charles.

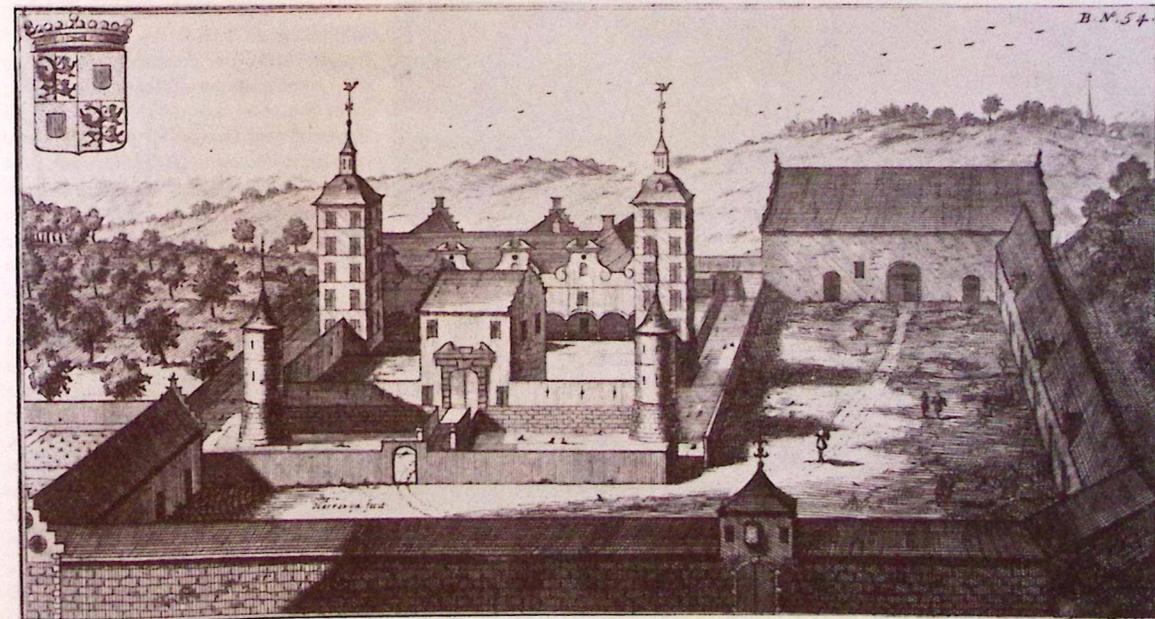
Sa parution est escomptée pour l'année 1981.

S'adresser éventuellement au Secrétariat de l'Armée secrète, 33, rue du Luxembourg, à Bruxelles, tél. 02-511.26.16.

VIEUX ~ GENAPPE

par J.-C. HANON

Le château de Promelles, d'origine féodale, fut reconstruit au début du XVIIe siècle (gravure de Harrewyn).



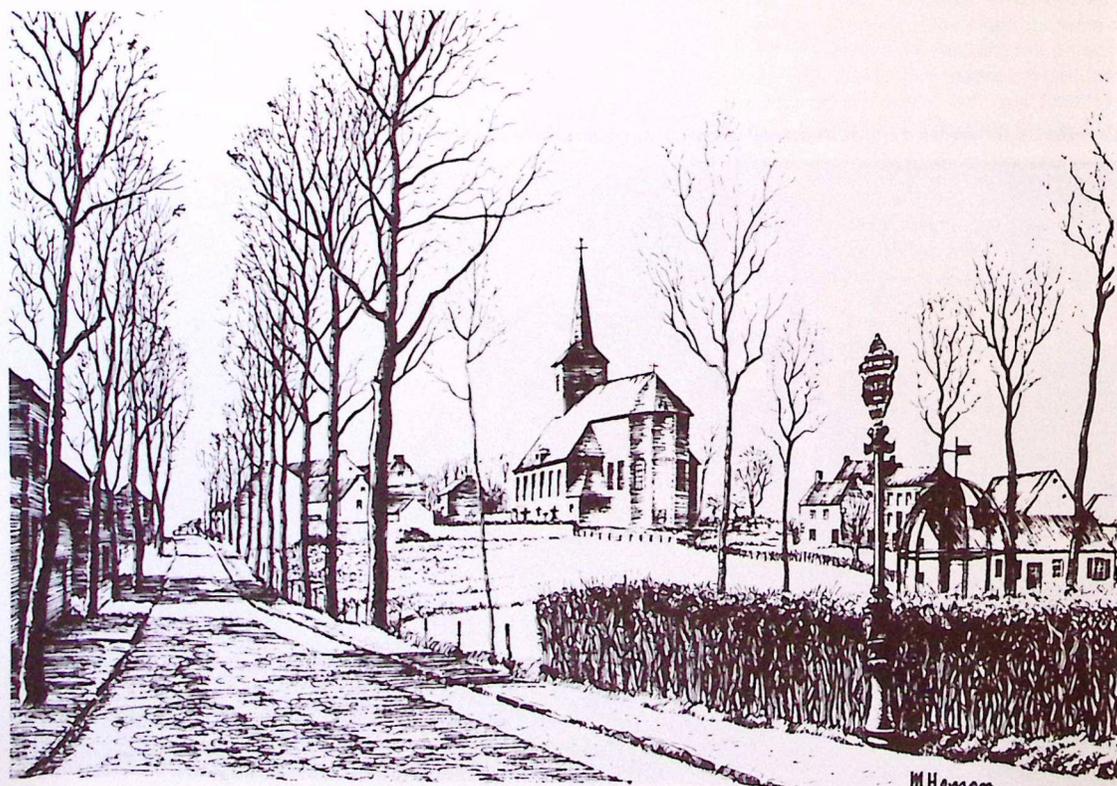


QU'ILS soient célèbres ou méconnus, tous nos villages ont une histoire à nous conter, parfois grandiose et mouvementée, souvent paisible et empreinte de la modération des gens du lieu. Bien que marquée par le passage de quelques grands de ce monde, l'histoire de Vieux-Genappe se rangerait plutôt dans cette seconde catégorie.

Vieux-Genappe étale ses 1.848 hectares de terres fertiles au nord-ouest de Genappe sa voisine, essentiellement entre les routes de Bruxelles-Charleroi et Nivelles-Wavre. Outre le centre, plusieurs hameaux aux noms chantants se partagent ce territoire : Gempioul, Promelles, Trou-du-Bois, Hulencourt, Bruyère Madame, Bruyère des Berlus, Vieux-Manants, Maison-du-Roi, la

Ci-dessus : la chaussée de Nivelles en 1920 (carte postale d'époque).

Ci-dessous : la chaussée de Nivelles vers 1900 (dessin de Marcel Hanon).



Chiffane, le Batty, le Poty, etc. Autant de coins pittoresques qui ont souvent conservé leur visage du temps passé. Deux rivières arrosent le village : la Dyle au sud et la Lasne au nord. A son point culminant situé au Trou-du-Bois, à 170 mètres d'altitude, un relais de télégraphe fut jadis installé.

En cette année 1979, Vieux-Genappe fête le bicentenaire de son église. Pendant plus d'un siècle, de 1660 à 1769, les curés successifs avaient réclamé vainement la restauration de leur église. En 1769 enfin, l'abbaye d'Afflighem qui y percevait la dîme, se vit contrainte de satisfaire à cette demande : des projets furent élaborés en vue de l'édification d'un nouveau sanctuaire. C'est en 1779 que la nouvelle construction fut terminée, sur le même emplacement que l'ancienne dont les matériaux furent d'ailleurs partiellement réutilisés.

Pour commémorer dignement cet anniversaire, un comité s'est constitué pour organiser d'importantes festivités ainsi que la publication d'une étude historique sur le village, intitulée « Vieux-Genappe ou Histoire d'un Village du Roman País de Brabant » (1). Pour cette monographie, le comité s'est tourné vers M. Jean Mévisse, agriculteur à Promelles, passionné d'histoire et tout particulièrement d'histoire locale. L'ouvrage comporte 170 pages et est illustré de 80 photographies anciennes qui font revivre pour nous les figures du passé : les écoliers groupés autour de leur maître, les « maîtres », les gardes champêtres, les curés, les anciens forgerons, même le vieux fossoyeur et le non moins vénérable sonneur de cloches ! Les vieilles fermes et les anciennes chapelles n'ont pas été oubliées, elles non plus.

A travers cet ouvrage truffé d'anecdotes, M. Mévisse nous conduit de siècle en siècle, s'arrêtant ici et là pour nous conter les faits précis ou les légendes qu'il a pu recueillir. Le Père Jean M. Nachtergaele s.j., professeur au Collège Saint-Michel à Bruxelles et maître de conférences aux Facultés Notre-Dame de la Paix à Namur, écrit dans la préface du livre :

« ... c'est d'ailleurs à partir de l'église Saint-Géry que l'auteur a vu et compris l'histoire de Vieux-Genappe. Et il



En haut de la page : « Le chemin de Messe sous la neige ». Dans le fond, l'église Saint-Géry (dessin de Marcel Hanon).

Ci-dessus : église Saint-Géry : banc de communion (seconde moitié du XVIIIe siècle).

est vrai que, pour le visiteur pressé comme pour l'hôte familier qui s'y attarde pour méditer ou chercher la paix, la haute nef, les piliers massifs, l'autel monumental, les lambris, les panneaux peints du chemin de croix, le pavement même, formé pour une large part d'anciennes pierres tombales, posent une foule de questions sur l'histoire de l'édifice, de ses pasteurs et de la population qui s'y est ras-

semblée au cours des âges pour prier ou chercher protection.

» Les réponses, l'auteur les a recherchées dans un patient dépouillement des archives paroissiales et communales ; il a interrogé les souvenirs des anciens ; il a confronté ses découvertes avec la littérature historique du Brabant. Dans son livre, nous recueillons le fruit de ses recherches.

» Avec un respect scrupuleux des

faits, où je vois le reflet de la docilité de l'agriculteur aux réalités de la terre qu'il travaille, il a ordonné une masse impressionnante de documents, à travers lesquels Vieux-Genappe et sa population nous présentent un visage enrichi de toute la dimension du passé.

» Car, sous la sécheresse d'une liste de paiements aux différents corps de métiers à l'occasion de la construction de l'église actuelle, sous le style administratif qui cache mal l'émotion de l'officier public réclamant la modération dans la levée des impôts sur une population trop éprouvée par les guerres, comme dans les interventions répétées des curés de Vieux-Genappe auprès des autorités pour qu'on remédie au délabrement de l'église et de son mobilier, interventions qui finirent par faire décider la reconstruction ; à travers les listes des chapelles ou la description des entreprises agricoles, on sent palpiter la vie, au long des âges, d'une population laborieuse, trop souvent blessée par les guerres, mais façonnant petit à petit le Vieux-Genappe d'aujourd'hui... »

Pour conclure sa préface, le Père Nachtergaele écrit : «... et l'on éprouve le besoin de quitter un ins-

tant la lecture et d'aller, par les anciens chemins, découvrir, au coin d'un champ, telle ancienne chapelle ou dans les vallons, les pierres, vestiges d'une ancienne ferme ou d'un château ; ou, peut-être, cherchera-t-on, sur les hautes terres, à goûter le silence ou écouter le murmure du vent, en évoquant, dans son rêve, les images successives de la terre de Vieux-Genappe... »

Mais quittons la préface pour feuilleter le livre.

Après un chapitre consacré à l'étude des anciens grands chemins, nous apprenons que, bien avant l'an mil, Genappe et Vieux-Genappe ne formaient qu'un seul village. C'est dans un document de 1222 qu'apparaît pour la première fois la distinction entre le vieux et le nouveau Genappe. Il faudrait en chercher la cause dans une charte de 1211, du duc de Brabant, Henri 1er, accordant certains avantages sur une étendue d'environ 55 hectares près du château de Lothier qui était la propriété du duc. Cette nouvelle juridiction fut ainsi dispensée d'impôts, charges et corvées. Ce sont probablement ces faveurs qui firent surgir, en un très court laps de temps, tout un nouveau



Ci-contre : statue de saint Géry, en tilleul, datant de 1700 et conservée en l'église de Vieux-Genappe.

Ci-dessous : la ferme de Hulencourt relevait jadis de l'abbaye d'Afflighem dont les armes somment encore, de nos jours, le porche.



quartier. M. Jean Mévisse pense également que c'est à cette époque que naquit le caractère bourgeois de Genappe qui se différencie nettement des alentours agricoles.

Au début du XI^e siècle, longtemps avant qu'il fût question d'en opérer le morcellement, le village de Genappe appartenait aux comtes de Louvain. Il devint ensuite la propriété des comtes de Boulogne et vers 1094, Godefroid, qui allait s'illustrer peu après sous le nom de Godefroid de Bouillon, céda, avec sa mère Ide et ses frères Eustache et Baudouin, l'église de Genappe (c'est-à-dire l'actuel Vieux-Genappe) avec toutes les dîmes et tous les revenus qui y étaient annexés, à la jeune abbaye d'Afflighem.

D'autres dons vinrent encore grossir par la suite les biens de l'abbaye dans notre commune, si bien qu'elle y devint le principal propriétaire. Afflighem entreprit bientôt de défricher son nouveau domaine : outre la ferme de Hulencourt qui préexistait et qu'elle agrandit, elle établit les fermes de la Cour-les-Moines, du Foriet et de Pas-savant. Le reste de ses biens comprenait un grand domaine à Vieux-Manants et la grande « forêt de Genappe ». On mesure l'importance de cette forêt quand on sait que, d'après la déclaration des biens du clergé en 1787, l'abbaye d'Afflighem payait pour ce bien une redevance annuelle de 800 muids d'avoine valant plus de 6.000 florins (soit une valeur actuelle de 1.080.000 F).

Afflighem percevait sur Vieux-Genappe la grosse dîme (froment, avoine, orge et autres produits de grosse culture), tandis que le curé y récoltait la petite dîme (foin, chanvre et certains produits de jardinage) et les « novales ». C'est-à-dire la dîme des terrains nouvellement mis en culture après défrichement. Mais le duc de Brabant, Henri III le Magnanime (mort en 1247 et inhumé en l'église abbatiale de Villers-la-Ville) décréta que, dans la paroisse de Vieux-Genappe, la concession des « novales » serait dorénavant attribuée à l'abbaye d'Afflighem, ce qui ne fut



Hameau de Promelles : Christ en croix (XVII^e siècle) connu sous le nom de « Le Grand Bon Dieu ».



pas du goût des curés successifs qui se plainquirent longtemps du maigre revenu qui leur était laissé.

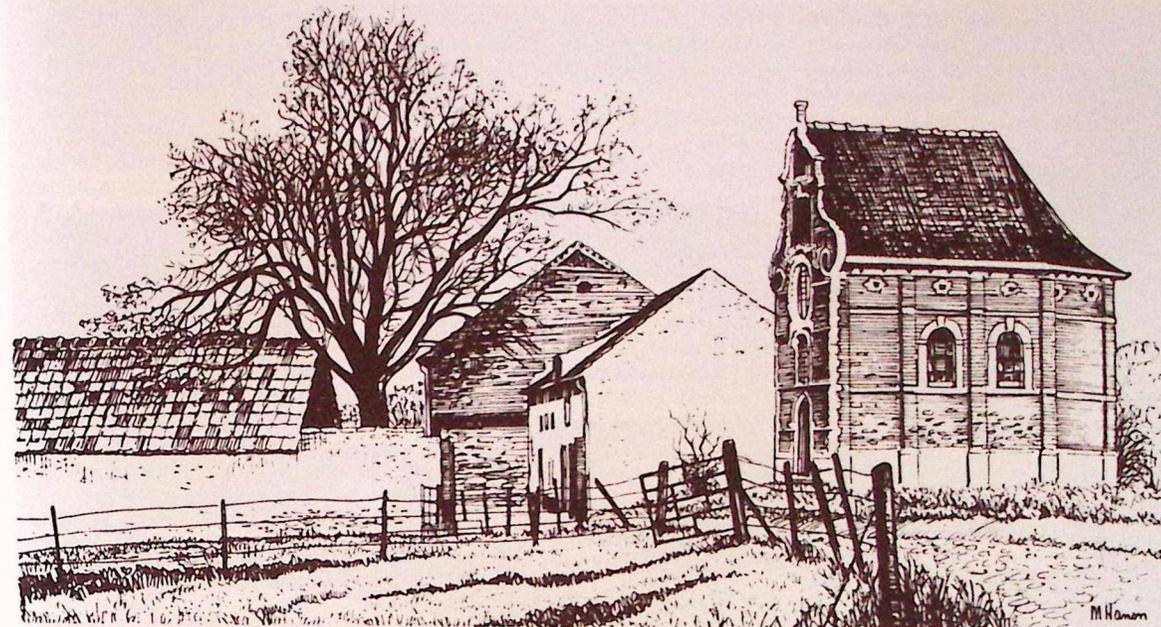
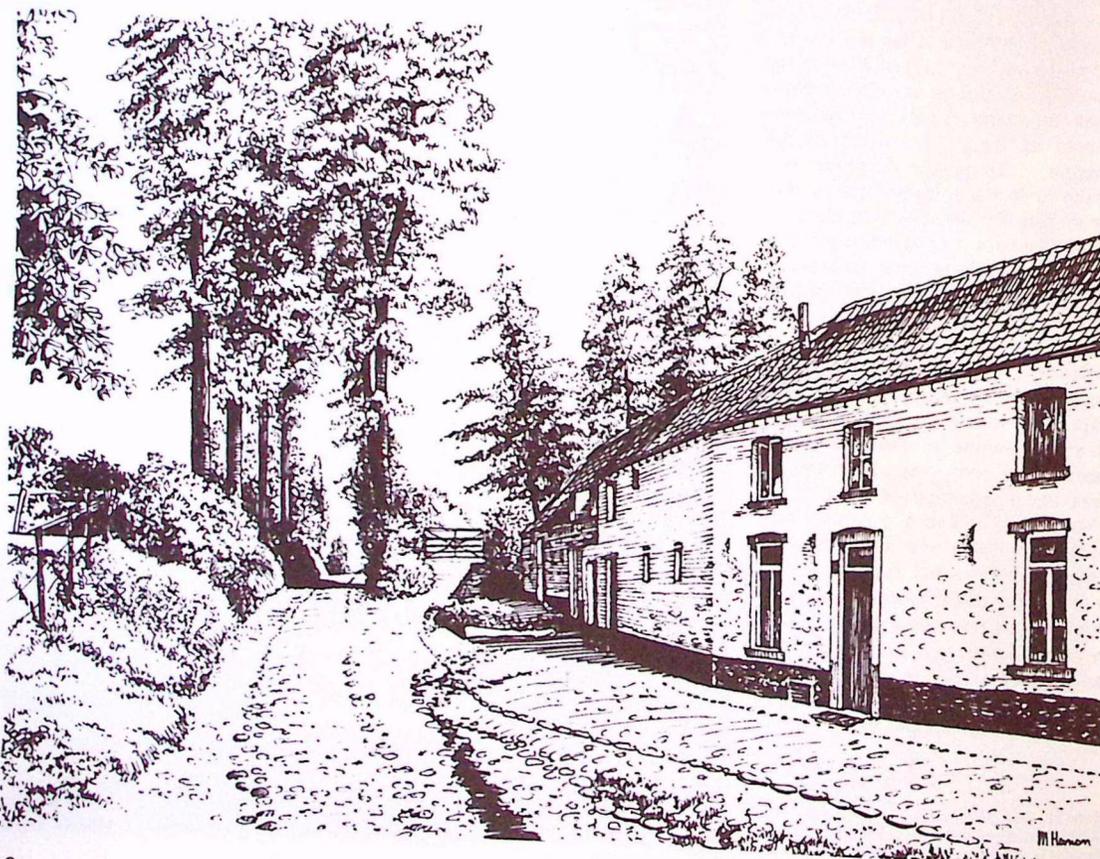
L'ancienne église, bâtie à l'emplacement de l'actuelle, devait être pavée d'histoire et abritait sans doute encore d'étroits caveaux du Moyen Age. Pour le seul XVIII^e siècle, les anciens registres des défunts indiquent que près de deux cents personnes furent inhumées dans l'édifice. L'ancienneté du bâtiment est attestée par de nombreuses pièces d'archives qui, dès le début du XVII^e siècle, signalent déjà son état de profond délabrement. Un grand nombre de documents conservés à la cure et datant des XVII^e et XVIII^e siècles relatent ainsi les visites de l'église par l'évêque et par le doyen, ceux-ci



Ci-dessus, à gauche : chapelle et fontaine Saint-Géry (dessin de Marcel Hanon).

Ci-dessus, à droite : jolie chapelle campagnarde érigée non loin de la ferme de Hulencourt.

Ci-dessous : hameau de Promelles : ferme de la Drève en 1940 (dessin de Marcel Hanon).



Chapelle et Ferme du Chantelet (dessin de Marcel Hanon). C'est dans la Ferme du Chantelet que le maréchal Ney fixa son cantonnement à la veille de la Bataille de Waterloo. Il y passa également la nuit du 17 au 18 juin 1815. La Chapelle du Chantelet, pour sa part, est un séduisant oratoire, avec façade Renaissance, remontant à 1661.

ne manquant jamais de déplorer l'état lamentable de l'édifice.

La décision de construire une nouvelle église fut prise en 1769, après plus d'un siècle de lutte de la part des curés successifs. Le bâtiment ne fut pourtant achevé qu'à la fin de 1779. L'édifice actuel est construit en briques avec anglées et contours de fenêtres en pierre bleue, mais la façade est constituée de moellons blancs équarris. Comme la précédente, la tour abritait trois cloches qui furent enlevées en 1797. Lorsque l'église fut rouverte au culte, en 1802, une autre cloche provenant de l'abbaye supprimée de Villers-la-Ville y fut installée. Mais fêlée en 1891, la cloche fut refondue l'année suivante. A cette occasion, les paroissiens furent invités à offrir des objets en métaux précieux qui furent ajoutés lors de la refonte. Cette nouvelle cloche pesait 1.017 kg. Enlevée le 24 septembre 1943 par l'autorité allemande, elle fut remplacée en 1949 par l'actuelle dont le poids n'est plus que de 870 kg.

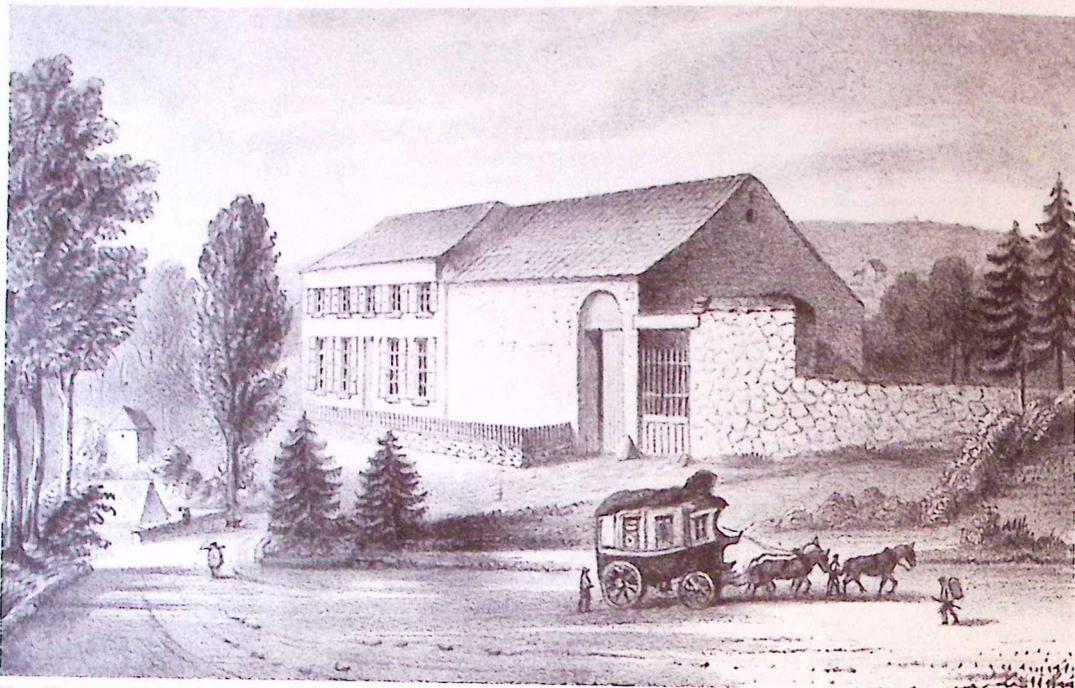
L'intérieur de l'église est disposé en forme de basilique romaine. Sa profondeur est de 42 mètres depuis la

marche du portail jusqu'au mur du fond et sa largeur de 16 mètres. Deux lignes de quatre piliers carrés divisent le vaisseau en trois nefs et cinq travées. Le chœur, profond de 15 mètres, se termine en abside à trois pans.

L'autel majeur (1703) en chêne sculpté, est dédié à saint Géry, l'autel de gauche (1660) à la Vierge et celui de droite (1711 ?) à saint Nicolas. La chaire de vérité en chêne, de style Louis XV, date de la première moitié du XVIII^e siècle, de même que les deux bancs des marguilliers, près de l'entrée. Le banc de communion, les quatre confessionnaux, les stalles du chœur et les lambris ont été placés en 1779, lors de la construction de l'édifice. Le chœur est éclairé par six fenêtres et chaque nef latérale est percée de cinq autres ; toutes sont garnies de vitraux.

Un long chapitre nous rapporte ensuite avec une abondance de détails la vie des vingt-sept curés successifs qui dirigèrent la paroisse depuis 1243 jusqu'à nos jours. Parmi eux, certains nous ont laissé de nombreuses archives, tout particulièrement le curé Fourret (1672-1701). Ce dernier rédigea

entre autres une supplique datée de 1685, dans laquelle il dépeint la grande misère des habitants du village. Nombreux sont encore les testaments qu'il a recueillis et dans lesquels une clause stipulait souvent que le testataire, s'il était aisé, laisserait quelques muids de blé que le pasteur convertirait en pains à distribuer à la sortie de l'église, aux pauvres qui auraient assisté à la messe anniversaire à la mémoire du défunt. C'est encore le curé Fourret qui nous a laissé une description des coutumes qu'il observa pendant son pastorat à Vieux-Genappe. Il précise encore avec beaucoup de minutie, dans un registre de 1672, les limites du quartier de dîme de la cure de Vieux-Genappe et la manière — assez pittoresque pour être reprise — dont le curé percevait cette dîme. A deux ou trois exceptions près, les curés exploitaient eux-mêmes le produit de leur quartier de dîme. En outre, ils utilisaient personnellement les quelques terres et prés annexés à la cure, soit environ 7 hectares. Dans un manuscrit de 1739, la cure est figurée couverte de chaume, avec un porche d'entrée à colombier, une



Vieux-Genappe : la Ferme du Caillou (d'après une lithographie de 1828). C'est dans cette ferme que s'installa Napoléon pour y passer la nuit du 17 au 18 juin 1815. C'est là également que le 18 juin vers 9 heures du matin, il réunit son état-major et qu'il dressa le plan général de la Bataille de Waterloo.

vaste grange et des étables formant quadrilatère.

Après cette biographie des pasteurs, nous trouvons une description très détaillée des 27 chapelles qui jalonnent les routes et chemins du village.

Au XIII^e siècle, quatre juridictions se partageaient le territoire : Vieux-Genappe proprement dit, Promelles, Gempuiol et Vieux-Manants. Promelles passa ainsi successivement aux mains des nobles familles de Promelles (1214-1400), de Ghislenghien (1406-1617), de Wonsheim (1617-1678) et de Cassina-de Wonsheim (1679-1795).

Le château de Promelles, situé au centre du hameau du même nom, avait été bâti à l'époque féodale et fut reconstruit au début du XVII^e siècle par Jean Berthold, comte de Wonsheim.

D'après la vue que nous en a laissé le burin de Harrewyn, aux quatre coins de l'îlot du manoir, complètement entouré d'eau s'élevaient des tourelles et, en son milieu, un bâtiment en style tourmenté dont le rez-de-chaussée présentait des galeries à arcades cin-

trées et aux extrémités duquel se dressaient deux tours carrées à cinq étages et à petit clocheton. Les seigneurs de Promelles possédaient à la fois le château susdit et celui de Boulers. Le château de Promelles fut détruit à la fin du XVIII^e siècle : une ferme et quelques pans de murs en constituent les derniers vestiges.

Malgré les développements qu'y avait pris l'agriculture, Vieux-Genappe ne devint pas peuplé. Bientôt pourtant, les guerres y apportèrent la dévastation, particulièrement en 1489, 1533, 1578, 1671, 1708 et, enfin, aux journées de juin 1815 qui furent peut-être les plus terribles. Vieux-Genappe étant situé au cœur de violentes échauffourées.

Parmi les personnages illustres qui ont séjourné chez nous, l'auteur reprend la chronique du XV^e siècle de Jean Du Clercq où il est question de Godefroid de Bouillon. Il nous parle ensuite de Louis XI et du baptême, en l'église de Vieux-Genappe, de ses deux enfants, Joachim et Anne qui devra plus tard

gouverner la France durant la minorité de son frère Charles VIII. Le troisième personnage illustre fut évidemment Napoléon qui, le soir du 17 juin 1815, s'installa à la ferme du Caillou et quitta notre sol 24 heures plus tard, en constatant l'effondrement de l'Empire. Un long passage est consacré à la bataille de Waterloo, émaillé de quelques anecdotes et complété par la situation dans laquelle se trouvait la population au lendemain de cette journée terrible. Au XIX^e siècle et même dans la première moitié du XX^e siècle, Vieux-Genappe comptait plus de 70 agriculteurs ; ce chiffre était tombé à 36 en 1975. En 1860, environ 150 villageois étaient ouvriers agricoles ; il n'en reste plus que quatre en 1978. Toujours en 1860, venaient ensuite les tisserands (24), puis les passementiers, les maçons, les bergers, etc. Plus de quarante débits de boisson (un seul encore en 1979 !) sont décrits, avec quelques anecdotes s'y rapportant. M. Mévisse raconte aussi le passage, chaque année, d'un groupe de « ménestrels » allemands de l'époque, ou

encore les pratiques du guérisseur « Bârto ».

Après deux autres chapitres consacrés aux commerces d'une part, aux lieux-dits et chemins de l'autre, l'auteur aborde celui de l'instruction. Sous l'ancien régime, le clerc d'église devait être lettré, car c'était à lui qu'incombait la fonction de maître d'école. En 1644, un de ceux-ci, Louis Collart enseignait principalement le catéchisme, un peu de français et de calcul. Les cours ne se donnaient que pendant les trois mois d'hiver dans la chambre du clerc où s'entassaient plus de 60 enfants. La charge de maître d'école fut ensuite remplie par le vicaire en 1718, par un tisserand en 1778...

Plusieurs clercs se succédèrent encore jusqu'en 1835, date à laquelle un instituteur fut nommé à temps plein. A trois reprises, il fallut construire une nouvelle école. Le 1^{er} septembre 1963, l'Etat reprit l'école communale pour la rattacher à l'École Moyenne de Vieux-Genappe. L'école des garçons est aujourd'hui abandonnée : le toit et les plafonds s'effondrent, les vitres sont brisées... C'est tout un coin de vie du village qui s'en va en lambeaux.

M. Jean Mévisse conclut enfin par un chapitre intitulé « Vieux-Genappe de nos jours » où pointe un rien de nostalgie pour la simplicité d'antan.

Le cadre du bicentenaire de l'église de Vieux-Genappe constituait également une excellente occasion de mieux faire connaître les coins pittoresques du village, parfois méconnus ou même disparus.

Le Comité du bicentenaire s'est adressé pour la circonstance à M. Marcel Hanon, formé au dessin à l'École Saint-Luc de Bruxelles, rapidement passé à la photo publicitaire et aujourd'hui pensionné. Celui-ci avait en effet déjà réalisé plusieurs dessins pour illustrer la revue paroissiale locale « Vieux-Genappe Infor ». Ways, Loupigne, Genappe et Glabais l'avaient déjà également inspiré. Ses premiers dessins étaient exécutés au crayon, mais sa recherche d'une précision toute photographique l'ont amené bientôt à utiliser la plume.

Ce sont donc des épreuves en offset de douze dessins à la plume de M. Marcel Hanon, représentant le Vieux-Genappe d'hier et d'aujourd'hui, sa

chaussée de Nivelles, ses chemins creux, ses chapelles et ses vieilles fermes qui sont ainsi proposées aux amateurs.

Si l'artiste éprouve une prédilection pour les paysages de neige, ce n'est pas seulement, comme il le prétend avec un clin d'œil, « parce qu'il y a moins de travail », mais parce qu'il peut ainsi estomper les détails superflus et mieux faire ressortir la pureté de la composition, comme dans le **Chemin de Colau-Pirette** vers Loupigne, achevé en une heure ou le **Chemin de Messe sous la neige**.

Travaillant surtout d'après ses vieilles photographies et d'après des cartes postales anciennes, M. Hanon rend une étonnante jeunesse à des coins disparus, comme la **Ferme Francotte** ou profondément transformés, comme les trois vues de la **Chaussée de Nivelles** vers 1900 et 1920, la **Chapelle Saint-Joseph et l'ancienne Ferme Vanhove** ou encore la **Ferme de la Drève à Promelles vers 1940**.

Le village ne manque pas de vénérables chapelles et de fermes anciennes. C'est une source d'inspiration dont le dessinateur ne s'est pas privé : la **Chapelle et Ferme du Chantelet**, la **Ferme du Poty** en témoignent, de même que la **Chapelle Saint-Jean-**

Baptiste à Promelles, d'une facture un peu plus recherchée.

Sans être omniprésente, l'église deux fois centenaire apparaît souvent sur ces vues, même si c'est discrètement, comme entre les gerbes de blé de cette sorte d'étude de genre intitulée **Notre pain quotidien**.

Ceux qui auront pu admirer la série proposée de 12 œuvres de M. Marcel Hanon n'auront sans doute, comme moi qui ai le bonheur d'être son fils, qu'un seul souhait : que ce dessinateur-paysagiste de talent continue longtemps encore à nous révéler la beauté simple et pure des coins cachés de Vieux-Genappe et de ses environs.

(1) « Vieux-Genappe ou Histoire d'un Village du Roman País de Brabant », un ouvrage de 170 pages comportant 80 photographies anciennes et vendu au prix de 430 F (400 F + 30 F de port et d'emballage) par virement au : C.C.P. 001-0618176-71 du Comité du 2^{ème} Centenaire de l'Eglise, 8, chaussée de Nivelles, 1472 Vieux-Genappe.

Monsieur Mévisse a également répertorié les archives paroissiales que le Comité du Bicentenaire propose à tout acheteur du livre, au prix de 100 F.

Le Comité propose également 12 reproductions de dessins de Monsieur Marcel Hanon au prix de 800 F les 12. Ces reproductions sont également disponibles en 3 séries de 4 dessins, à 300 F la pochette.

(Avec la mention : « Monographie de M. Mévisse » ou « Monographie + Archives » ou « Dessins de M. Hanon ».)

La Ferme du Caillou de nos jours. Cette ferme fut acquise, en 1950, par la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes qui l'aménagea en musée napoléonien, le seul du genre existant en Belgique. En 1972, ladite société a cédé la ferme et ses dépendances à la Province de Brabant qui préside, depuis cette date, aux destinées de ce monument historique.

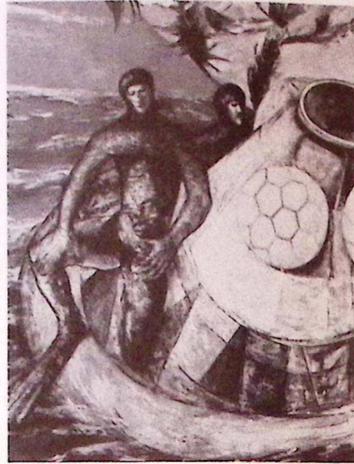




Porte de la Terre : la vie est quotidienne : les pêcheurs.



Porte du Soleil : ce que la photosynthèse apporte aux hommes, la vie.

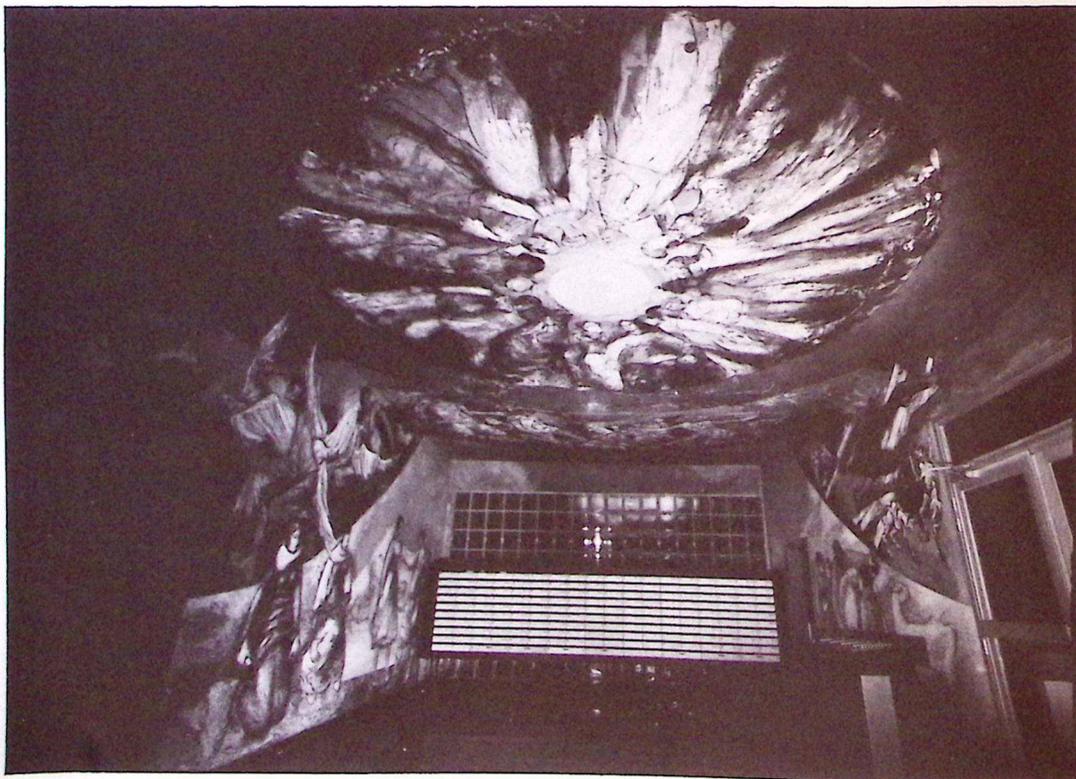


Porte de la Lune : le retour d'une capsule spatiale.

Au Foyer Anderlechtois...

Une réalisation «pilote» d'Edmond Dubrunfaut

Porte de la Terre : couronne centrale du plafond : l'entente entre les peuples, gage de notre avenir (vue prise de l'entrée principale).

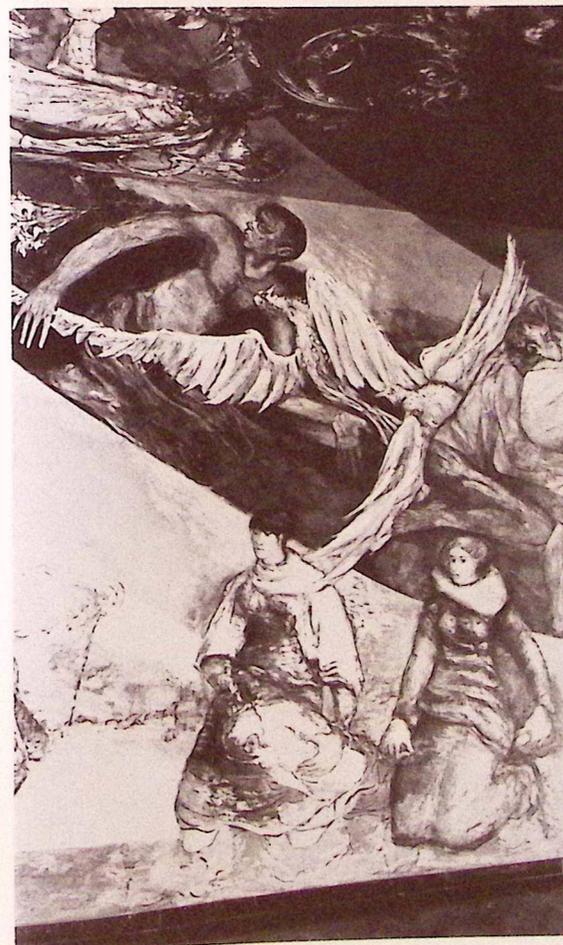


LES tentatives d'art mural à Bruxelles se font plus nombreuses. Mais elles sont en général vouées à la fragilité du temps car il s'agit le plus souvent de travaux réalisés sur des pans de murs destinés, à plus ou moins brève échéance, à la destruction et que de dynamiques jeunes artistes parviennent provisoirement à faire échapper à un destin sordide, fait de vieux tessons et d'ordures diverses. Ainsi en est-il actuellement à la limite du W.T.C. au quartier nord comme du côté des Marolles et, avec plus de souci de longévité, sur les pignons de

quelques immeubles de la périphérie. On y ajoutera un lot de palissades bariolées par des enfants ou travaillées en trompe-l'œil par des artistes accomplis et nous avons à peu près bouclé le tour des réalisations extérieures, si nous exceptons encore la Maison des Jeunes d'Anderlecht, qui date de 1970, ce qui est déjà quelque chose, mais négligeable dans l'environnement d'une grande ville. Heureusement, la peinture murale a pris une extension plus rapide en vase clos. Qu'il s'agisse de halls d'immeubles à appartements, de locaux à

usage public, comme le métro, etc. Parmi les pionniers, les promoteurs et les exécutants toujours sur la brèche, Edmond Dubrunfaut apparaît comme un des maîtres les plus importants de l'introduction et de la réalisation d'art mural dans nos villes. Dans cette même revue, nous avons déjà cité en son temps l'important travail effectué par Dubrunfaut en équipe dans un complexe du « Logis » à Watermael-Boitsfort. Plusieurs halls d'entrée bénéficient d'une décoration somptueuse dans le rythme comme dans l'inspiration et cela par le truchement

Porte de la Terre : la vie est quotidienne : aux champs - la destruction de la vie (mur latéral gauche et plafond).



Porte de la Terre : la vie est quotidienne : à la mer (mur latéral gauche).



de céramiques murales, de peintures aux acryl et de mosaïques. D'autres réalisations d'envergure se trouvent notamment à Tournai (400 m² pour la Clinique des Mutualités socialistes), à Nivelles (250 m² à l'Ecole Normale de l'Etat), à Anderlecht (100 m² pour la Maison des Jeunes), à Morlanwelz etc., toujours effectuées en équipe par Dubrunfaut.

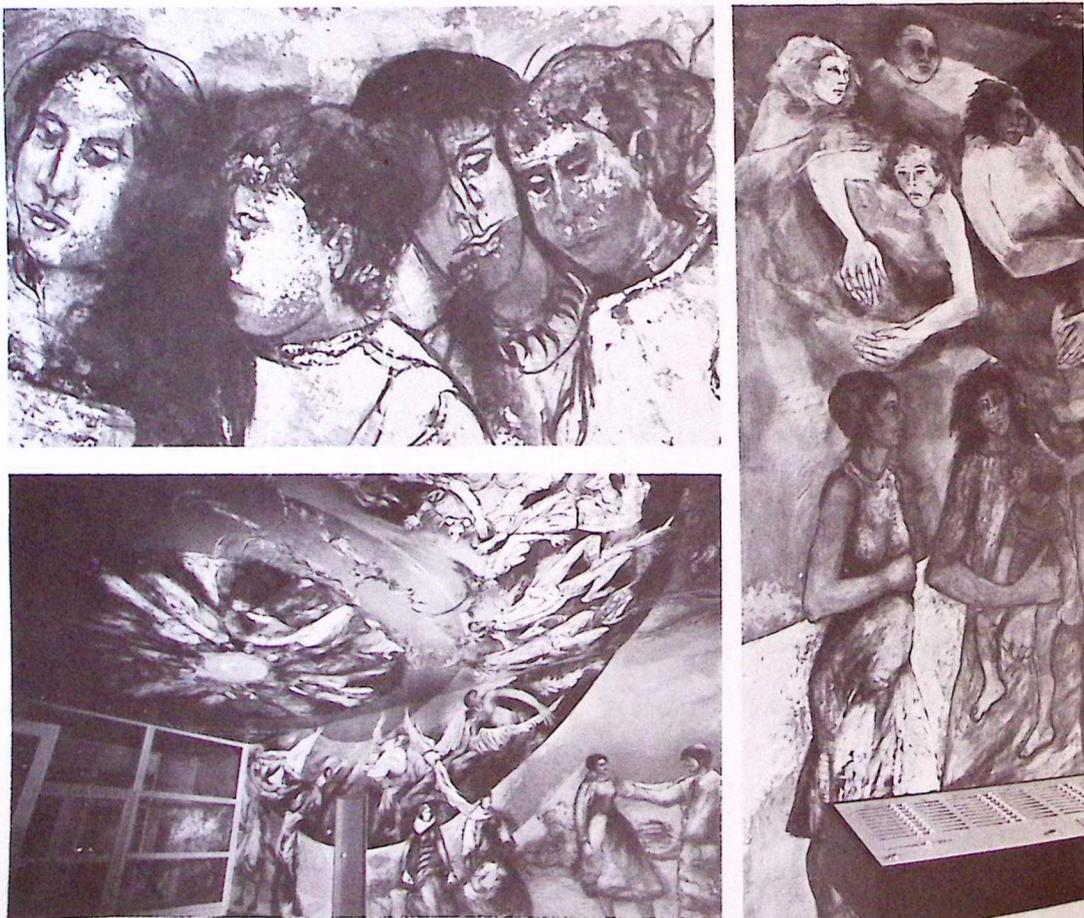
A Anderlecht, dans les trois halls d'entrée du complexe de logements sociaux du Foyer Anderlechtois, rue des Goujons, Dubrunfaut, concepteur, aidé par A. Arnould, P. Herla et D.

Vienne, membres du Groupe de Cuesmes et Ph. De Jaegere, assistant, a réussi à intégrer la vie dans son sens global à une vision plastique basée sur trois approches du réalisme : réalités poétiques, mythiques et fantastiques en interaction dans les trois entrées. Dans le complexe réalisé par les architectes Boelens et Wasterlain, Dubrunfaut et son équipe s'expriment sur 540 m². Ce travail achevé en 1977 est traité aux copolymères d'acryl sur murs en béton coffré, préparés. Pour la finition et la protection, il a été utilisé du vernis d'acryl.

Une œuvre d'imagination, d'enthousiasme et de solidarité

On ne peut dissocier les travaux accomplis par Edmond Dubrunfaut, qu'il s'agisse de tapisserie, de dessin ou d'art mural. Ils sont tous magnifiés par un souffle épique et par une volonté sociale qui cependant échappe toujours à l'expression didactique dans son sens étroit du terme. Dubrunfaut refuse d'endoctriner. Poète de la forme expressive, du graphisme spontané, il a le souci du geste populaire mais également la volonté de dégager

Ci-dessous, à gauche, en haut : plafond de la Porte de la Terre : détail de la ronde des peuples ; en bas : vue d'ensemble de la Porte de la Terre : plafond et mur de gauche (les paysans, les pêcheurs, les citadins). Ci-dessous, à droite : Porte de la Terre : la vie est quotidienne : en ville (mur latéral droit).



l'homme de la monotonie quotidienne en l'impliquant pleinement dans le gestuel des mythes.

Dubrunfaut, quand il a pu prendre possession des halls dans cette nouvelle réalisation, a confirmé qu'il chercherait, par une implantation murale, à entamer une amorce de dialogue avec les hommes, par l'apport de tranches de vie d'un contenu varié, différent suivant les entrées mais dans une démarche plastique unitaire. Il a ajouté : « Affirmer la présence des créations plastiques là où passent et vivent les hommes, c'est leur redonner

étape la jouissance de biens culturels. C'est un devoir fondamental qu'une société humaniste se doit de remplir. Elle doit en permettre l'épanouissement dans le pluralisme esthétique le plus large ». Et en conclusion, il note que « cette démarche s'inscrit dans le « devenir » des hommes comme un élément d'équilibre dans la recherche d'un style de vie que notre civilisation se doit de dégager ».

Chaque hall est privilégié, à sa personnalité propre, son thème parfaitement cerné; déjà sans doute il est remarquable que les habitants du complexe

ont la curiosité de visiter les halls qu'ils n'ont pas l'habitude d'emprunter quotidiennement. Ainsi prennent-ils conscience du global cosmique de cette réalisation monumentale reliant à la fois le passé (Hélios, dieu du Soleil) au présent (la Lune et ses astronautes, pionniers de l'espace) et tournée vers l'avenir (la Terre où régneront idéalement la paix, l'entente et l'amitié entre les peuples). Ainsi s'ordonnent les grands thèmes éternels d'une œuvre ouverte sur la vie des hommes de tous les temps, portée par une envolée généreuse.

Ci-dessous, à gauche, en haut : Porte du Soleil : l'effet de serre (mur latéral droit); en bas : Porte du Soleil : détail du mythe d'Hélios. Ci-dessous, à droite, en haut : Porte du Soleil, un autre détail du mythe d'Hélios; en bas : Porte du Soleil : la naissance d'une forêt (mur latéral gauche).



La Porte du Soleil

En entrant dans le premier hall, on est captivé par les dominantes colorées : or, citron, blanc, rouge laque, gris et bleu. Où que les regards se portent, l'œil est saisi par un rythme mouvant voué à l'exaltation du Soleil. Au plafond, les filles et fils d'Hélios, dieu du Soleil dans la mythologie grecque, gardent trois bovins blancs à cornes dorées. En couronnement du plafond et des murs, Dubrunfaut et son équipe nous proposent dans l'allégresse ce que la photosynthèse apporte aux hommes. Ils traduisent aussi la vie me-

nacée de la mer et de la forêt ainsi que les vacances, mythe des temps actuels. Les murs, eux, servent de support à l'exaltation de l'énergie solaire, tant dans son dynamisme d'hier que dans l'utilisation de fours solaires et demain — bientôt sans aucun doute — du chauffage solaire.

Comme de coutume, le lyrisme naturel de Dubrunfaut noue et dénoue les formes et les corps dans un élan bondissant et spontané qui nous confirme la puissance instinctive de la figuration projetée avec éclat dans ses ensembles muraux.

La Porte de la Terre

Toujours avec la même souplesse et la même rigueur dans le trait, mais cette fois-ci dans les dominantes colorées : rouge, bleu foncé, bleu clair, blanc-jaune et bleu-violet clair, nous sommes invités à réfléchir sur les bonheurs et hélas ! les angoisses pesantes qui caractérisent notre vie dans une société confrontée à ses contradictions.

La rosace centrale du plafond nous propose l'amitié et l'entente entre les peuples et les races, gages de notre avenir, comme nous le rappelle inlassablement Dubrunfaut. En couronne

du plafond et des murs s'affrontent la paix, l'amour, le partage et la distribution des richesses d'une part ; et la guerre atomique, l'horreur fratricide, la destruction de la vie, hommes, animaux et plantes en mutagenèse incontrôlée d'autre part. Les murs, eux, permettent à tous ceux qui entrent et sortent de retrouver le quotidien sous forme du double symbole du jour et de la nuit à la mer, aux champs, à la ville. Avec le coup de poignet qu'on reconnaît à Dubrunfaut s'ordonnent personnages et paysages en élan ramassé et projeté à la fois.

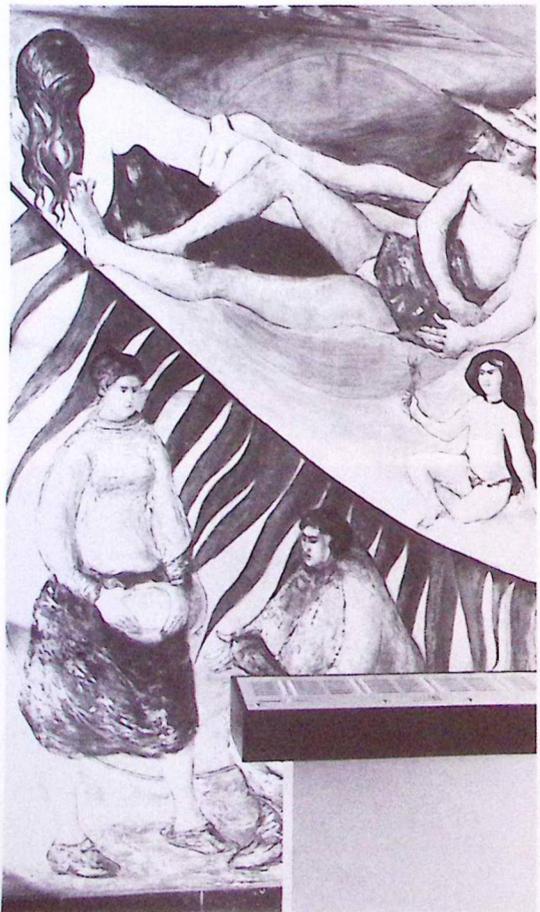
La Porte de la Lune

La découverte de ces deux premières « portes » incite irrésistiblement le visiteur à se remémorer l'art des temples et des tombeaux égyptiens, babyloniens. Ce n'est sans doute qu'une impression, mais Dubrunfaut, en ce dernier tiers du XXe siècle, noue en quelque sorte la boucle d'un art dit d'hier avec un art dit d'aujourd'hui et de demain, qui s'exprime dans une genèse éternelle et laisse à l'image la part qui lui est due dans une fusion de couleurs et de rythmes graphiques. Il y a un élément incantatoire dans l'œuvre

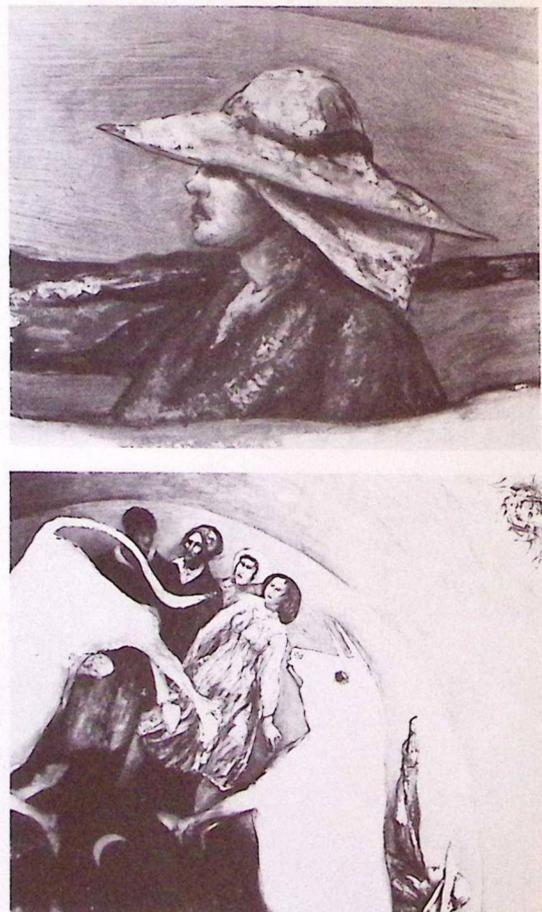
élaboré. La maîtrise de la composition s'allie à la spontanéité, à l'honnêteté de la vision sociale et personnelle.

Si Jean Ferrat chante que « la femme est l'avenir de l'homme », il est encore bien plus vrai que « demain est l'avenir impérieux de l'humanité » et il n'est pas possible d'envisager notre siècle si on s'arrête à la planète Terre. Désormais les planètes font partie de notre banlieue et ce ne sont que des problèmes de financement qui bloquent — pour combien de temps encore ? — notre expansion vers les étoiles. Nous avons la clé, c'est l'essentiel, et la tri-

Porte du Soleil : les vacances, mythe des temps actuels (mur latéral gauche).



Porte du Soleil : deux détails de la couronne centrale du plafond, consacrée au mythe d'Hélios.



Porte de la Lune : la ronde des cosmonautes, partie centrale du plafond.



sième porte, celle de la Lune, aux dominantes colorées : bleu foncé, bleu-violet, rouge laque, jaune soufré, blanc et gris, gris-bleu et gris-rose, nous invite à participer au plafond à la danse de l'espace, au féérique cosmique et cela, en hommage aux astronautes américains et russes, pionniers de l'espace. Le haut des murs et les bords du plafond donnent une vie particulière à Gagarine et à Valentina Terechkova, premier homme du cosmos et première femme de l'espace. On y trouve également, en contre-point tendre et

combien évocateur des légendes, la Lune des poètes, ce florilège redevenu désormais une réalité de pierre. Les murs, enfin, nous content la préparation des astronautes : le départ vers une fusée (la rencontre avec Einstein des cosmonautes et techniciens), la conquête de la Lune (Armstrong et Aldrin devant le module lunaire). Enfin nous sommes conviés à assister à la récupération d'une capsule spatiale et les visiteurs se pressent pour contempler le spectacle fantastique de la réalité.

Il nous fallait décrire par des mots les portes du Soleil, de la Terre, de la Lune mais ils sont pauvres. Ils n'ont pas l'impact que la force du poignet, l'allégresse ou le drame des couleurs apportent. Dubrunfaut et ses collaborateurs réussissent à nous prouver que l'art mural est un des éléments plastiques de notre siècle et qu'il permet, par sa vision directe, de concilier l'art sans compromissions avec l'éducation populaire, source de devenir humain.

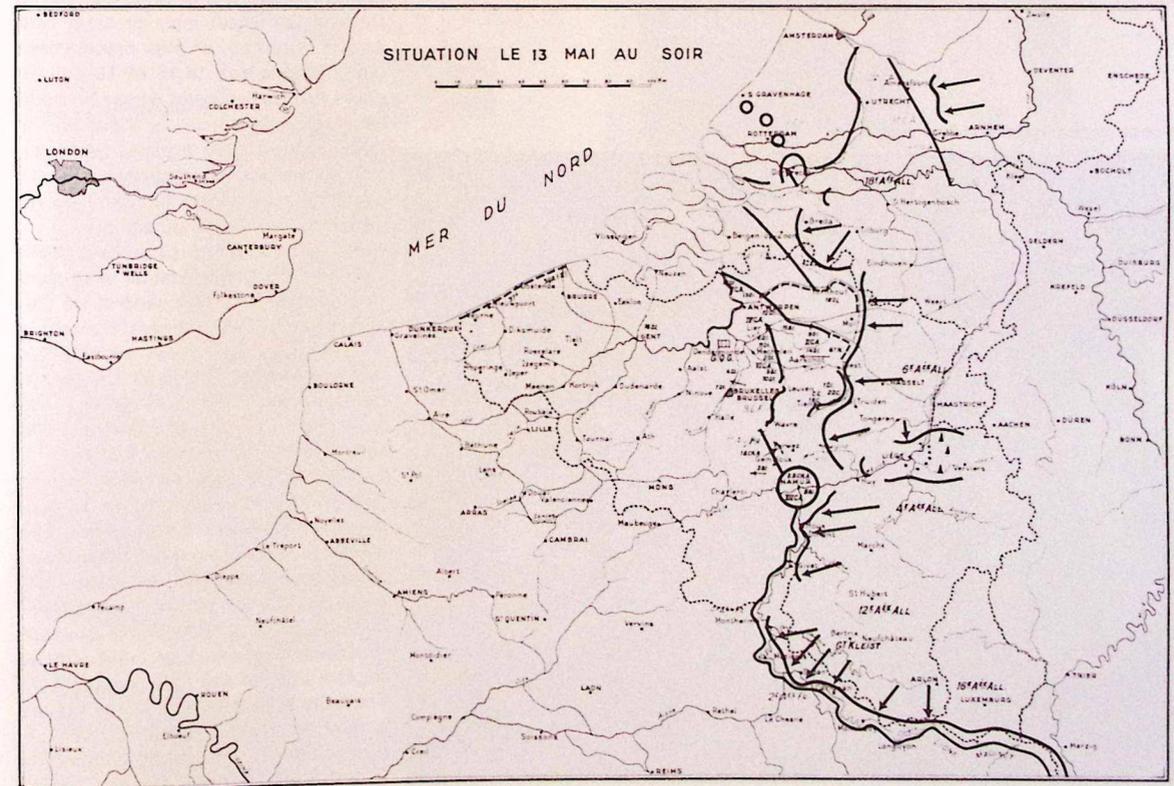
Alain VIRAY.



Le Musée Français à Cortil-Noirmont

par Gilbert MENNE

Ci-dessous, à gauche, en haut : Porte de la Lune : un cosmonaute (détail de la couronne centrale du plafond) ; en bas : Porte de la Lune : Einstein avec les cosmonautes et les techniciens (mur latéral gauche). Ci-dessous, à droite : Porte de la Lune : trois cosmonautes se préparent au départ (mur latéral gauche).





Monsieur Roger Lombeau, le dynamique fondateur-conservateur du musée.

Entrée de la drève menant au musée.



Un peu d'histoire...

Le 10 mai 1940, à 4 heures du matin, les troupes allemandes pénètrent en Belgique. Répondant à l'appel du roi Léopold, les troupes franco-britanniques se portent à notre secours. L'état major allié avait préparé deux manœuvres en cas d'une agression contre la Belgique. La manœuvre « Escaut » consistait à faire avancer la gauche du 1er Groupe d'Armées français comprenant les forces expéditionnaires britanniques, sur l'Escaut, l'autre partie restant sur la frontière. La manœuvre « Dyle » envisageait d'avancer ce groupe d'armées jusqu'à la Dyle et la Meuse. Devant l'avance foudroyante des Allemands, c'est la seconde manœuvre qui fut choisie, mouvement strictement défensif et qui avait l'avantage de raccourcir le front et de s'appuyer sur une ligne fortifiée existante : la ligne K.W. (1). Le 11 mai, les forces britanniques atteignent la Dyle tandis que la 1ère Armée française s'installe le long de la ligne de chemin de fer Bruxelles-Gembloux-Namur et pousse le C.C. de Prioux sur la Gette. C'est le souvenir de cette 1ère Armée française, et plus précisément des journées des 14, 15 et 16 mai au cours desquelles cette armée se battit courageusement sur le front de la Dyle, que le Musée français de Cortil-Noirmont a pour objet de perpétuer. Il s'attache plus particulièrement au régiment qui combattit sur son sol.

Trois corps d'armée couvrirent la région : le 3° C.A. (général de la Laurencie) avec la 1° D.M. (général de Camas) et la 2° D.I.M. (général Dame) ; le 4° C.A. (général Aynes) avec la 15° D.M. (général Juin) et la 82° D.I. (général Armingeat) ; le 5° C.A. (général Alt-mayer) avec la 12° D.M. (général Janssen) et la 5° DINA (général Viellard). Le 12 mai, la 1ère Armée française (Général Blanchard), forte de dix divisions, s'installe sur ses positions. Ses éléments avancés sont déjà en contact avec l'ennemi dans la région de Tirlemont-Huy. Le long d'une ligne s'étendant de Limal à Saint-Denis-Bovesse (Province de Namur), son dispositif se déploie comme suit : 13e régiment de tirailleurs algériens (R.T.A.) et 11e régiment de zouaves (Limal), 22e R.T.A. (Ottignies), 1er régiment d'infanterie (Court-Saint-Etienne), 43e R.I. (Hévil-

lers), 110e R.I. (Chastre), 7e régiment de tirailleurs marocains (Cortil-Noirmont), 2e R.T.M. (Gembloux et Sart-Ernage), 1er régiment marocain et 134e R.I. (Gembloux), 27e R.I. (Lonzée), 4e R.I. (Beuzet), 106e R.I. (Saint-Denis-Bovesse).

Elle est flanquée sur sa droite de la 9e Armée française (Général Corap) chargée de défendre les Ardennes et qui se déploie de Namur jusqu'à Donchery. La situation devient sérieuse dès le 13 mai. Le C.C. du général Prioux est forcé de se retirer sur Perwez tandis que les Allemands franchissent la Meuse à Houx et se répandent dans la vallée de la Meuse malgré les efforts de la 9e Armée. Plus au sud, les panzers brisent le front à Sedan.

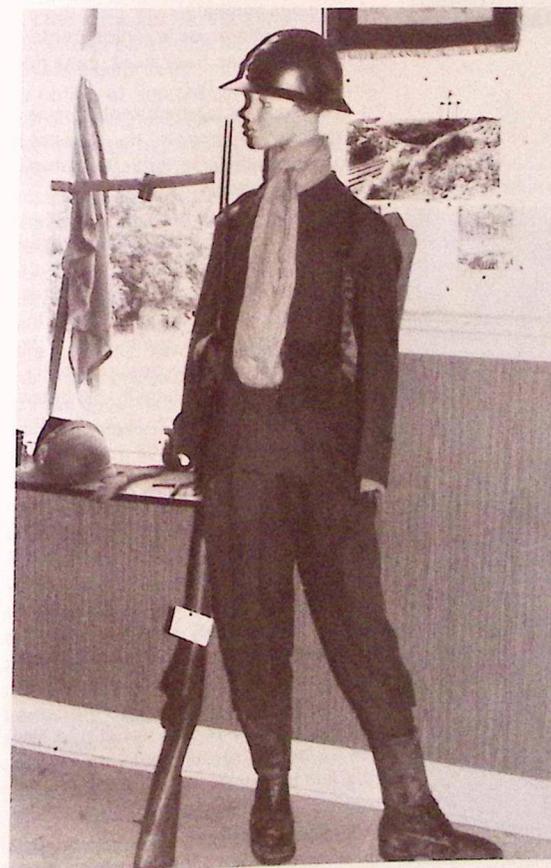
Mais revenons à Cortil-Noirmont et à sa région. Venant de Blandin (frontière française) la 1ère division maro-

caine s'est mise en marche le 13 mai. Le 7e régiment de tirailleurs marocains (7e R.T.M.) arrive à Cortil-Noirmont le 14 à 3 heures du matin, ayant accompli à pied en une journée la bagatelle de 130 km!

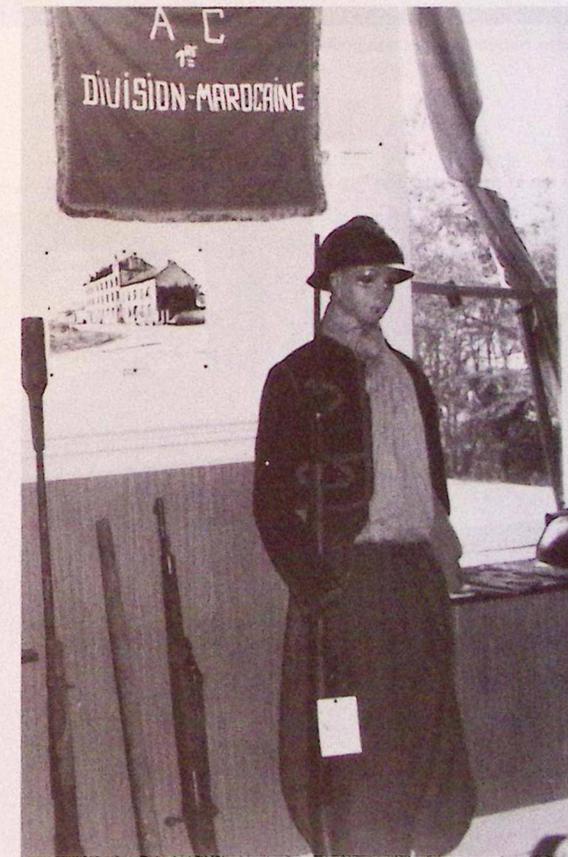
Deux heures plus tard, sans même avoir eu le temps d'établir ses positions, le régiment subit un violent bombardement de stukas. Dès 10 heures, le contact est établi avec l'ennemi. Face aux troupes franco-anglaises, la 6e Armée allemande, sous les ordres du Général von Reichenau, avait disposé dans le secteur de Gembloux, trois divisions de panzers. Pour lutter contre ces chars l'armée française ne disposait malheureusement sur place que d'une soixantaine de chars et de petits canons antichar de 25 mm, nettement insuffisants pour percer les blindages. Les seuls points vulnérables

des panzers étaient leurs chenilles. D'après les dotations des régiments, le 7e R.T.M. devait recevoir huit de ces canons de 25 mm, il n'en reçut que quatre. Les Français n'en tiennent pas moins bon sous les coups de boutoir adverses. Le village d'Ernage est repris deux fois dans la journée, à 11h. et à 15h.30. Sur le seul 14 mai, les Allemands perdent dans le secteur un tiers des 93 panzers engagés. Le soir, les stukas recommencent à bombarder le village. La bataille redouble de violence le 15 mai. Au sud, la 9e Armée bat en retraite, ce qui oblige la droite de la 1ère Armée à protéger la Sambre. Dans l'après-midi, les Marocains du 7e R.T.M. arrêtent les chars à la grenade. Les Allemands subissent de très grosses pertes. Les corps de leurs soldats tués étaient incinérés dans un crématoire installé dans le

Uniforme du soldat métropolitain français



Tenue du 8° régiment de zouaves.





Deux habitants du village posent sur un char français embourbé.

La rue principale de Cortil après les combats.



Bois de Buis. Ils étaient si nombreux que lors du transport, on superposait sur la dernière rangée de corps les dépouilles de soldats français afin de maintenir le moral des combattants. Mais la résistance de la 1ère Armée touche à sa fin. Le colonel Vendeur, commandant du 7e R.T.M., est tué tout près de l'église de Cortil. A la fin de la journée du 16, l'armée française entame son repli.

La naissance du musée.

L'homme, qui est à la base de la création du musée, est un ancien patron boulanger de Flawinne venu s'établir Cortil-Noirmont, d'où son épouse est originaire : Roger Lombeau. Fondateur de la section des anciens combattants de Cortil, ancien résistant, titulaire de nombreuses décorations, Roger Lombeau partageait le sentiment général des habitants de la région qui regrettaient que rien ne rappelait le sacrifice des centaines de morts français tués lors des combats.

Tous les cimetières de la région contiennent des tombes françaises, celui de Cortil en comptait 162.

En 1969, tous les corps furent transférés dans la nécropole de Chastre, inaugurée officiellement par les autorités militaires françaises en 1970.

Un jour de septembre 1969, alors que Roger Lombeau bavardait avec des amis occupés à scier du bois dans leur jardin, et que la conversation portait précisément sur ce problème, l'intéressé déclara imprudemment : « J veux bien rassembler des souvenirs mais seul que puis-je faire ? ». A peine eut-il prononcé ces mots que l'un de ses interlocuteurs lui répondit : « Tu veux faire un musée » dit-il, « Tiens je t'offre la première pièce ! ». Et il lui tendit sa scie qui était en fait une scie de l'armée française.

C'est ainsi que Roger Lombeau commença sa collection. Dans une ferme trouva des guêtres, un timon d'attelage, dans la ferme voisine, un sac d'avoine, des seaux de toile, des gamelles, un nécessaire d'infirmier, etc. Bientôt, toute la région savait que Roger Lombeau rassemblait des souvenirs sur la bataille et les pièces ne firent que s'entasser dans sa maison bien que son épouse en avait assez eue qu'une solution s'avérait urgente. Hé-

reusement, l'administration communale de Cortil-Noirmont vint à son secours en mettant à la disposition du musée la salle du Conseil de la maison communale qui servit d'ailleurs de logement à l'état major du régiment marocain.

Les collections.

Le musée compte actuellement plus de deux mille pièces et s'enrichit encore tous les jours de nouveaux objets : documents divers, photos prises par les soldats et les habitants, armes, matériels, souvenirs, uniformes, etc.

A ce propos, Monsieur Lombeau nous raconte une petite anecdote. Les uniformes s'entassaient dans les armoires et notre conservateur cherchait le moyen de les mettre en valeur. Il se mit en quête de mannequins et en trouva un lot, mais qui se révéla être exclusivement féminin. Afin de donner à ses « soldats » une allure plus martiale, il dut se résoudre à scier certains avantages un peu trop évidents. Mais le « clou » du musée est sans conteste un canon de 25 mm français dont les divers éléments étaient dispersés dans la région et que Monsieur Lombeau a patiemment remis en état.

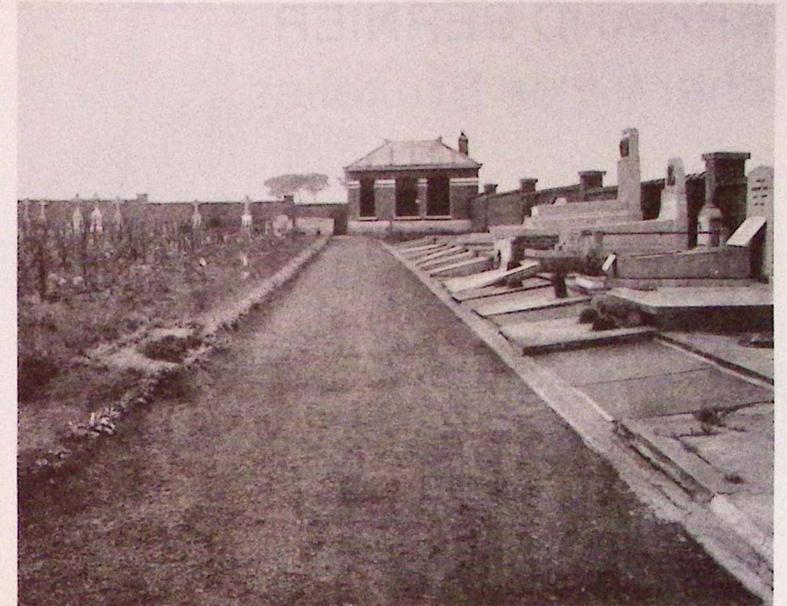
Entre-temps, les locaux sont devenus trop exigus. L'a.s.b.l. qui gère le musée a décidé d'aménager l'étage supérieur de la maison afin d'accueillir deux nouvelles sections : une section belge et une section allemande. Cette dernière est déjà très bien représentée par un abondant matériel. Inutile de dire que ces travaux seront exécutés par des bénévoles, car le musée ne touche aucun subside.

Le conservateur espère que tout sera terminé pour le mois de mai prochain, avant l'inauguration officielle du musée par les autorités militaires belges et françaises.

Précisons encore que le musée est ouvert tous les week-ends et jours fériés de 14 à 19 heures, sauf du 1er octobre à fin février. Les personnes intéressées par une visite en semaine sont priées de contacter Monsieur Roger Lombeau, conservateur, place de Noirmont 6 à 5861 Cortil-Noirmont, tél. 081/61.21.19.

Entrée gratuite.

(1) Dans un prochain article nous évoquons le Musée de la ligne KW à Bonlez.



L'ancien cimetière français de Cortil-Noirmont.

Le fameux canon antichar de 25 mm.



ARMAND BERNIER, chantre de Bruxelles

LEGENDE DU SABLE BRUXELLOIS

« Je sais, dit la mouette,
qu'il y a très longtemps,
la mer, en remontant
les fleuves, par tempête,
découvrit, du Brabant,
les collines parfaites.

La mer, vague après vague,
jetait, sur les coteaux,
des flots de coquillages
et les moindres ruisseaux
s'étoilaient de coraux
venus du fond des âges.

Après beaucoup d'années,
la mer est retournée
vers son lit éternel.
La mer est retournée
avec son poids de sel
et ses algues fanées.

La mer est repartie
paisible, en déposant
pour ultime présent,
ce sable jaune ou blanc
sur lequel, dans le temps,
Bruxelles s'est bâtie. »

J'accorde à ce beau songe
un fond de vérité.
L'oiseau qui l'a conté
a peut-être ajouté
au songe, le mensonge,
par souci de beauté.

MEDITATIONS SUR LA GRAND'PLACE

à Hugues Four

Je dis aux quatre vents que la Grand'Place est belle
Et que Dieu, qui depuis longtemps en est épris,
Entre tous les hauts-lieux où vint souffler l'Esprit,
Contemple, avec amour, ses pignons de dentelle.

Sous les feux du couchant, lorsqu'un flot d'or ruisselle
Sur l'or fin qui confère aux reliefs plus de prix,
Je reviens, chaque jour, retenant mal mes cris,
M'émerveiller encore et méditer près d'elle.

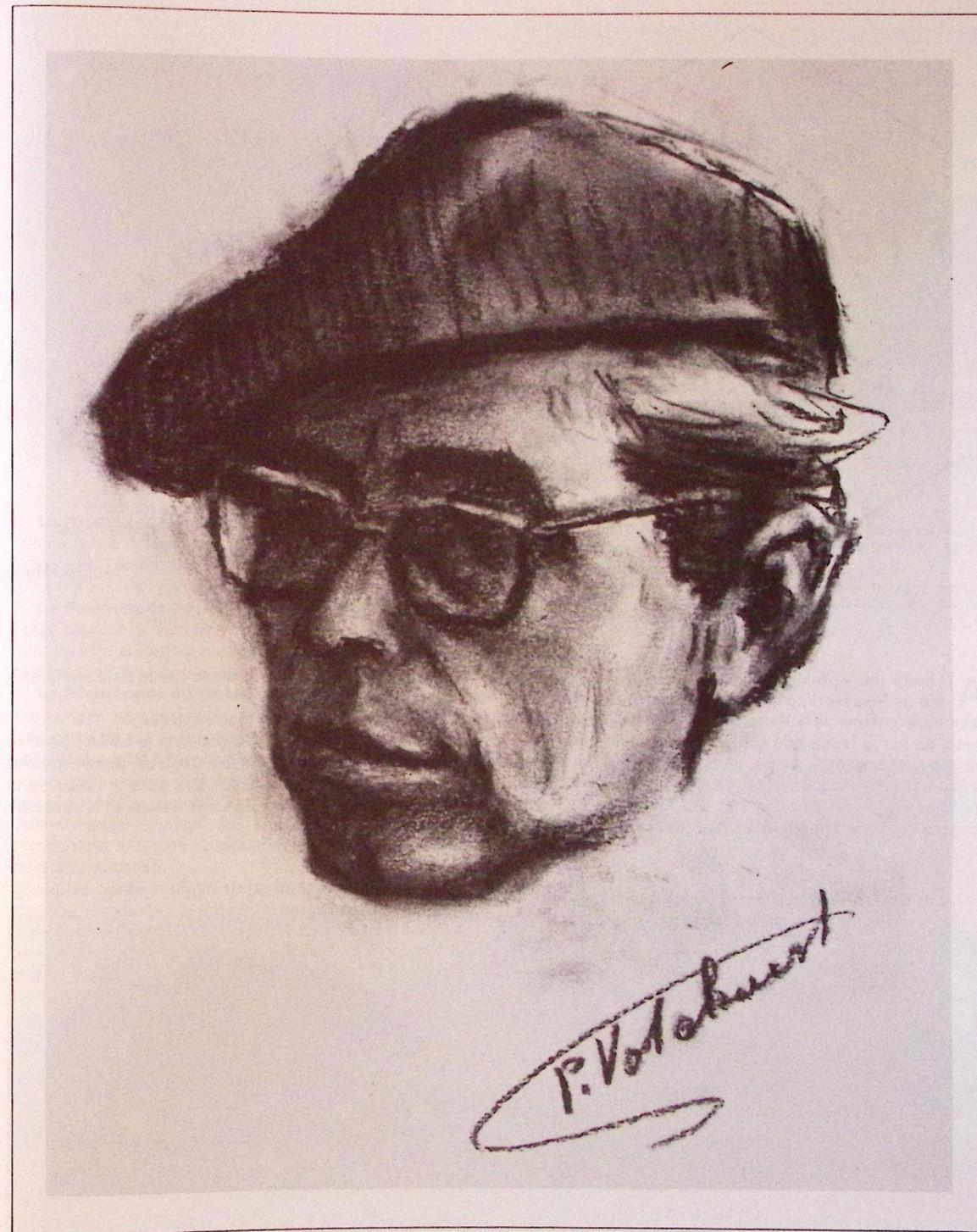
Quel indigent se crut jamais déshérité
Dans cette capitale où l'art a suscité
De telles floraisons de la pierre et du sable ?

A l'heure de la mort, accordez-moi, mon Dieu
De passer en secret dire un suprême adieu,
Moi, l'éphémère, à cette proue impérissable.

PLACE POELAERT

à M. Edgard Spaelant

Mes vagabonds du ciel, mes tendres feux follets,
Pigeons légers, vivant à l'ombre d'un Palais
Que Thémis n'a voulu massif et redoutable
Que pour dissimuler qu'on bâtit sur le sable,
N'importe quel oiseau palpitant sur ma main
Est plus grand, à mes yeux, que ce temple inhumain.
Ouvrez, fermez, rouvrez vos éventails de plumes,
Le Palais, derrière eux, voilé par une écume
Accuse mieux ainsi son éphémérité.
Roucoulez de plaisir, mes oiseaux de clarté,
En dédaignant ce Mythe auquel, jadis, nous crûmes.
Dieu jugera celui qui juge. O vanité.



Armand Bernier, fusain de Piet Volckaert.

Promenades à Rixensart

*« Mais la Nature est là qui t'invite et qui t'aime.
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours,
Quand tout change pour toi, la Nature reste la même
Et le même soleil se lève sur tes jours.*

« Lamartine »

AU cœur des Ardennes Brabançonnaises, la nouvelle entité de Rixensart comprenant Genval et Rosières, est reconnue comme la « Perle des Ardennes Brabançonnaises » de par la beauté de son relief très accidenté et varié, des vallées de la Lasne et de l'Argentine, des bois entourant Rixensart, de son Château, du Lac de Genval, du Plateau de Rosières, de son cadre de verdure, enfin tous les qualificatifs pour une Cité verte, calme et pure.

Le lac de Genval est un superbe plan d'eau aménagé dans un cadre idyllique.



Le Syndicat d'Initiative de Rixensart vous propose quatre promenades :

1. La Promenade du Lac (couleur bleue)
dont le pôle attractif est sans conteste le Lac de Genval. Le point de départ est fixé au Château Schweppes et vous conduit par monts et par vaux dans la vallée de la Lasne, le ruisseau Margot, le vieux Genval et la vallée de l'Argentine.



Ci-dessus : le Castel Schweppes, érigé en bordure du lac de Genval, est le siège d'une exploitation d'eau minérale de renommée mondiale.

Ci-dessous : la Villa Guillaume Tell, à Genval, est une réplique très adroite, de la chapelle du même nom, construite en 1590, en bordure du lac des Quatre Cantons.

- 2. La Promenade du Prince** (couleur jaune)
commence à la Maison Rosiéroise, traverse Rosières, se dirige vers Tombeek en suivant la vallée de la Lasne pour revenir à travers champs et bois à son point de départ.
- 3. La Promenade des « Bourgeois »** (couleur verte)
nous entraîne à travers Rixensart par ses sentiers déjà connus et d'autres nouvellement balisés, dont le départ commence à la place de Bourgeois.
- 4. La Promenade du Château** (couleur orange)
Promenade parcourant les Bois de Merode avec extension possible sur la Promenade du Prince et dont le départ est prévu au Château.

Le balisage de ces promenades a été fait par la Fédération Touristique du Brabant en collaboration avec le Commissariat Général au Tourisme, l'Administration communale, le S.I. de Rixensart et le S.I. régional de l'Est du Brabant Wallon.

Quelques conseils pratiques avant d'entamer votre promenade : respectez la nature, n'arrachez pas de plantes ni de fleurs afin que tous puissent en profiter, ne jetez pas de papiers à terre, laissez votre transistor à la maison, ne quittez pas les sentiers en zone boisée. Enfin, si vous emmenez votre chien, tenez-le en laisse. En cas de mauvais temps, une paire de bottes vous évitera de rentrer les pieds mouillés.

Promenade du Lac (10 km)

Sur l'emplacement actuel du lac, il y avait au début du siècle un enchevêtrement de petits étangs et de sources. En 1904, par la volonté d'un propriétaire terrien du nom de Meert, tous ces étangs furent réunis en un splendide lac d'une superficie de 18 ha, qui reçut la forme majestueuse que nous lui connaissons encore de nos jours. Le lit de la rivière d'Argent (Argentine), actuellement dé-

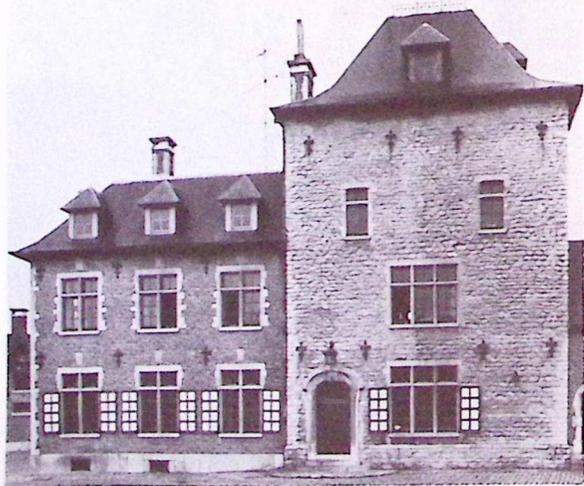


tourné, maintient toujours son empreinte au fond de l'eau et sert d'abri naturel à une importante colonie d'anguilles qui font la joie des pêcheurs.

Sur la rive sud se dresse le beau **Castel Schweepes** où sont exploitées les sources qui donnent une excellente eau de table d'une pureté remarquable. C'est en effet dans l'enceinte de ce château que jaillit la célèbre source « Bonne Fontaine » connue depuis des temps immémoriaux. Plus tard, des travaux de captage de cette source en firent découvrir une autre, la source de Genval-Argentine, d'un débit annuel de trente millions de litres, qui antérieurement se répandait dans la rivière d'Argent appelée l'Argentine. Ce fut Jacob Schweeppe, d'origine suisse, qui ayant émigré en Angleterre, en 1794, y commercialisa le premier procédé de gazéification de l'eau (Soda-Water) du célèbre physicien anglais J. Priesley. Depuis la Ltd. Schweepes a conquis le monde par sa gamme de « drinks » hautement appréciés des gens raffinés.

La belle et touchante **légende de la malheureuse Duchesse Geneviève de Brabant**, qui est contée, dès le XIII^e siècle, dans la « Légende dorée », de Jacques de Voragine, et dont se fit l'écho le talentueux Comte Henry Carton de Wiart, vient fort à propos étayer la thèse étymologique sur le nom de Genval qui ne serait autre que Val de Geneviève. Geneviève était l'épouse du duc Godefroid dit « le Barbu » qui régnait en Brabant. Celui-ci, partant pour la croisade, l'avait confiée, ainsi que son enfant, en bas-âge, à la garde et à la tutelle de son grand intendant, nommé Golo. Ce dernier avait l'âme noire et vile. Sitôt le duc parti, il essaya de séduire la jeune duchesse, mais celle-ci le repoussa. Pour se venger et craignant que sa trahison ne fût découverte, il envoya au duc des messa-

Rosières : la Ferme de Woo caractérisée par sa tour carrée et massive.



ges qui accusaient Geneviève d'avoir manqué à ses devoirs d'épouse. A son retour, le duc, aveuglé par celui qui il avait placé sa confiance, chargea Golo de faire disparaître Geneviève et son enfant. Les hommes du traître emmenèrent la malheureuse et son fils dans la Forêt de Soignes, mais au moment même où ils allaient procéder au double meurtre, ils furent pris de pitié et se contentèrent d'abandonner la mère et l'enfant, certains qu'ils étaient appelés à périr de froid et d'inanition. Sur le chemin du retour, ils tuèrent un cerf et un jeune loup dont ils prélevèrent le cœur et les viscères comme preuve de leur forfait.

Alors que la pauvre mère, serrant son enfant dans le bras, s'était affaissée au pied d'un arbre, une gentille biche apparut auprès de la duchesse et, de ses beaux yeux verts, l'invita à la suivre. Geneviève la suivit, et après une longue et pénible marche, ils débouchèrent sur un vallon où se trouvait une source. C'est là que la biche avait son gîte dans une grotte. Geneviève et son enfant allaient désormais partager ce modeste logis avec la bonne biche. Les fougères leur formaient une couche bien sèche.

L'eau pure et vivifiante de la source les sauvait de la soif. Les champignons et fruits sauvages leur assuraient en abondance une pitance journalière parfois étoffée de quelque gibier rôti à la broche ou de quelque poisson cuit à l'étang, cuit sous les cendres.

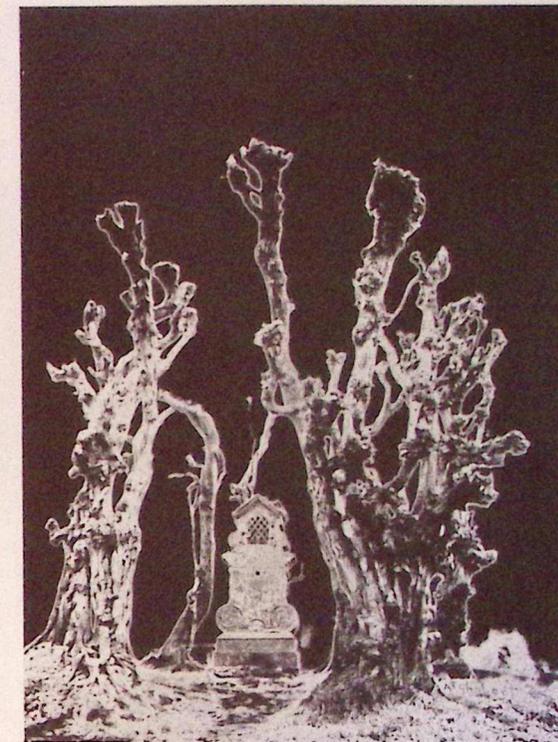
Cela dura des années. Un jour, le duc Godefroid chassa dans la forêt, aperçut l'enfant et la biche qui s'enfuya aussitôt vers leur refuge. Le duc les poursuivit et tomba bientôt en arrêt devant Geneviève qu'il reconnut. Depuis quelques temps déjà Godefroid avait recueilli des indices et témoignages qui avaient éveillé ses soupçons envers Golo, le félon. Sa confiance en ce traître, déjà ébranlé, s'écroula soudain et devant le spectacle émouvant de la femme, aussi belle que pure, le voile de ses yeux se déchira. Il s'empressa de les serrer dans ses bras. Le duc ramena au palais sa femme, son enfant et la chère biche. A Genval, la Bonne Source à l'eau cristalline et salubre, où Geneviève et son fils avaient si souvent étanché leur soif, coule toujours comme une fontaine sacrée. Bien des mères conduisent encore leurs enfants au Val de Geneviève pour leur conter sur place la touchante histoire de Geneviève de Brabant.

Les principales curiosités de la promenade sont :

- le **Petit Trianon** : exacte réplique de la réputée Bergerie de Versailles ;
- le **Restaurant de la Tour** : reproduction du pavillon dit « Rendez-vous d'Amour » ou « Pigeonnier » des jardins de Versailles ;
- la **Chapelle Guillaume Tell** : reproduction de celle érigée en 1590 au bord du Lac des Quatre Cantons ;
- le **Club nautique** ;
- l'ancien « **Pavillon Japonais** » qui connut une grande vogue. Son architecture d'inspiration extrême-orientale, deviendra après plusieurs péripéties « La Lune » ;



Rosières : la chapelle Notre-Dame de Bon Secours et les arbres vénérables qui l'entourent ont été classés comme site.



La même chapelle vue par le photographe d'art Albert Ghobert, de Rixensart.

(Tous ces points sont situés autour du lac.)

- la **vallée de la Lasne** (Sentier du Carpu), nature presque vierge ;
- le **ruisseau Margot**, zone naturelle et sauvage ;
- la **vallée de l'Argentine**.

La promenade prend son départ au Lac de Genval, face au Château Schweepes. Prendre l'avenue des Merisiers jusqu'à son point d'intersection avec l'avenue des Sorbiers et suivre cette dernière vers la gauche.

Si vous faites quelques mètres en plus en direction du banc, vous découvrirez, à votre gauche, une vue sur le lac et sa vallée du côté d'Overijse.

Au bout de l'avenue des Erables, tourner à gauche par l'avenue Normande jusqu'à la place des Martyrs.

S'engager à gauche en longeant le chemin de fer, passer le pont par la rue de Rosières jusqu'à l'**Eglise Saint-Pierre**. Bâtie en 1872, elle contient quelques œuvres intéressantes du XVII^e siècle, dont la chaire de vérité et des statues de Moïse, Elie et sainte Hélène.

Descendre à gauche l'avenue Albert I^{er} jusqu'aux Papeteries de Genval, en traversant le quartier de Genval bas dit « Maubroux » qui tire son nom de « mauvaise boue », ou « mauvais marécages ».

Monter à gauche la rue A. Lannoye et immédiatement en

oblique à gauche le sentier du Pont du Glain. Au bout de ce sentier, prendre la rue des Fleurs et ensuite tourner à droite dans la rue de la Grande Bruyère jusqu'à l'avenue Franklin Roosevelt. Suivre cette dernière à droite sur cent cinquante mètres.

L'avenue offre une très belle vue d'ensemble sur le village.

Devant s'ouvrir la vallée de la Lasne, à votre gauche le quartier de Bourgeois. Un chemin s'engage à gauche dans la bruyère, c'est le **sentier du Carpu**.

Arrêtez-vous quelques instants et savourez le calme bucolique de cet endroit.

Arrivés à la rue du Moulin, tourner à droite puis à gauche dans le sentier du Passiche. Au sommet de celui-ci, la rue du Baillois se transforme à votre droite en un sentier prolongé peu après par le chemin du Belloy.

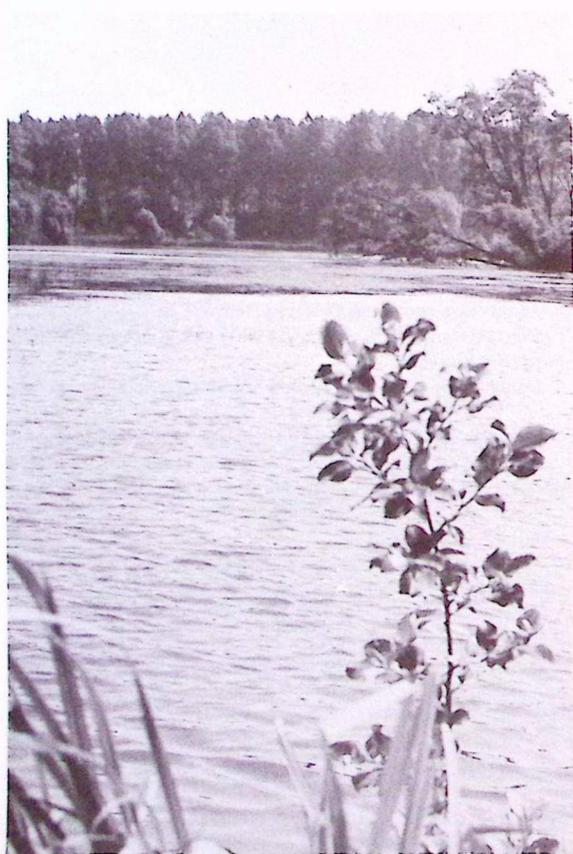
Contemplez en passant la **chapelle Sainte-Thérèse** au carrefour des communes d'Ohain et de Rixensart.

Continuer tout droit dans la rue Mahiermont jusqu'à hauteur de la rue J.-B. Stouffs. A cet endroit, prendre le sentier à gauche et descendre vers le **ruisseau dit « Margot »**.

Vous descendez à pic dans une vallée digne d'être une réserve naturelle, faite de marécages, de prairies, de ruis-



Ci-dessus : la Ferme du Prince, à Rosières, date de 1783 ; elle a été convertie voici quelques années en relais gastronomique.
Ci-dessous : une eau limpide, des étangs romantiques, des coteaux boisés... oui, à Rosières, la nature a gardé tous ses droits.



seaux, d'étangs, de vallons qui n'ont rien à envier aux Ardennes. Le trou Margot fut l'objet de craintes superstitieuses.

Contournez l'étang vers la droite et remontez vers la petite rue Mahiermont. Suivre cette dernière jusqu'au sentier précédant de quelques mètres la rue d'Elsenborn que vous empruntez à gauche et au bout de ce sentier en forme de « L », vous arrivez à la rue du Gros Tienne qui conduit à la route d'Ohain. Traverser la route et continuer jusqu'au chemin Sainte-Anne à droite ; il débouche sur la rue Colonel Montignie qui revient par la droite au carrefour avec la rue de la Bruyère. Tourner à droite puis directement à gauche dans la rue H. Steyaert. Au bout de celle-ci, s'engager dans la rue de La Hulpe.

Vous avez ici une magnifique vue sur l'Argentine (dans le fond devant vous), la Mazerine (à gauche) et La Hulpe (droit en face).

Traverser l'avenue Albert 1^{er} et reprendre dans le fond à droite la rue du Cerf qui longe l'Argentine.

Au tunnel passant sous le chemin de fer, suivre à gauche et continuer tout droit jusqu'au lac, terme de votre promenade.

Promenade du Prince (3,5 km)

Rosières tire probablement son nom des roses sauvages ou des roseaux qui poussaient en abondance dans la plaine marécageuse de la Lasne. La localité est déjà mentionnée au XII^{ème} siècle. Après avoir fait partie d'une municipalité particulière qui dépendait de l'amanie de Bruxelles, elle fut jointe à la mairie de Vilvorde jusqu'à la Révolution française. Après un passage au canton d'Overijse (La Hulpe), Rosières fut réunie à celui de Wavre en 1822.

L'itinéraire débute à la « Maison Rosiéroise », l'ancienne maison communale. Prendre immédiatement à gauche le sentier du Bois du Maréchal jusqu'à la rue de La Hulpe. Traverser celle-ci et par le chemin du Grand Cortil gagner le haut de la rue du Moulin, passer la rue de La Hulpe pour emprunter la rue Jolie, en passant devant la **chapelle** dédiée à sainte Rita et sainte Thérèse. Prendre tout droit l'avenue de la Petite Cense et l'avenue Englebert. A votre gauche s'ouvre le sentier de la Ransbienne qui conduit à la **Ferme de Woo** (anciennement de Haut), située au sommet de la rue de Genval. Cette ferme occupe l'emplacement de l'ancien Château de Rosierbois, dont la massive tour carrée à trois niveaux est le vestige de l'édifice du XIV^{ème} siècle. C'était la résidence des seigneurs de Rosières dont les armoiries portent trois roses. Prendre la rue Rosier-Bois, puis, à gauche, la rue Bois du Bosquet. La vue porte par-delà le vallon jusqu'au château d'eau de Malaise-Overijse.

Arrivés à la **chapelle Saint-Roch**, tourner à gauche dans le chemin de la Procession qui traverse le site d'une sablonnière. Après le passage sous l'autoroute, le sentier longe la ferme Terfosse. A cet endroit s'amorce la **variante 1** dont vous trouverez la description plus loin.

Tourner à droite jusqu'à la très belle **chapelle Notre-Dame de Bon Secours** abritée sous six arbres majestueux. Elle porte l'inscription suivante : « A Dieu et à Notre Dame de Bon Secours - Dédié par Pierre Cordier et Marie Kimps, sa femme, censiers de La-Fosse, en 1749 ». La rue de Tombeek, à droite, passe devant la « ferme du Prince », ancienne possession du prince de Salm. Devant les bâtiments transformés aujourd'hui en restaurant, on peut remarquer un ensemble curieux de pierres d'origine indéterminée.

Longer l'autoroute, passer sous le pont par la rue de La Hulpe et tourner à droite dans la rue de l'Eglise.

L'**église Saint-André** fut bâtie en 1844 sur le même emplacement que l'ancien sanctuaire de style Renaissance datant de 1704 et qui était tombé en ruines à cette époque.

On rejoint la Maison Rosiéroise, terme de la promenade.

Variante 1 (8,5 km)

Arrivés à la ferme Terfosse, emprunter à gauche l'ancien chemin d'Overijse qui s'engage dans un véritable défilé et grimpe vers le plateau où il coupe la Verte Voie de Malaise à Tombeek, que l'on emprunte vers la droite. On passe ainsi à côté de ce qui reste du **Gros Tilleul** qui remonterait à l'époque de Charles-Quint, et est en tout cas mentionné dès 1693. Il fut frappé par la foudre, il y a une quinzaine d'années et il n'en subsiste malheureusement qu'un tronc creux et quelques branchettes. Il constitue un point géodésique.

La Verte Voie rejoint le centre de Tombeek, hameau d'Overijse, par la Zavelbergstraat. Prendre à droite la Lanestraat et encore à droite la Champelstraat. Cette rue ramène vers Rosières en longeant le **bois des Templiers** situé sur Bierges (Wavre). L'Ordre du Temple pos-



Ci-dessus : le château du Héron, à Rixensart, est une ancienne propriété privée, convertie, de nos jours, en maison communale.

Ci-dessous : à la limite de Limelette et de Lasne, ces frondaisons masquent la petite chapelle dédiée à saint Robert.





Le château de Rixensart figure parmi les ensembles monumentaux les plus séduisants et les plus majestueux de Belgique.

sédait en effet des biens importants situés actuellement sur Wavre. Ces terres, dont la fameuse ferme des Templiers, furent données à l'Ordre par Godefroid III, duc de Brabant, en récompense des services qui lui furent rendus par les chevaliers pendant son second pèlerinage en Terre Sainte, en 1183.

On passe le ruisseau de Champles pour atteindre le hameau du même nom. La rue des Templiers débouche dans la rue de la Lasne. Tourner à droite, passer le pont et rejoindre votre point de départ.

Variante 2 (5,5 km)

En passant sous le pont de l'autoroute, suivre à gauche la rue du Planiau qui tourne à droite. Traverser le pont sur la Lasne et prendre à droite le long du Cimetière pour animaux. Après avoir franchi le ruisseau de Flétry, la rue longe la ferme du Planiau datant du début du XVII^e siècle. Le premier sentier à droite descend vers les étangs voisins de la Lasne, où la promenade rejoint la Promenade du Château.

On termine le parcours par le bas de la rue du Moulin, le chemin du Grand Cortil et la rue de La Hulpe.

Promenade des « Bourgeois » (10 km)

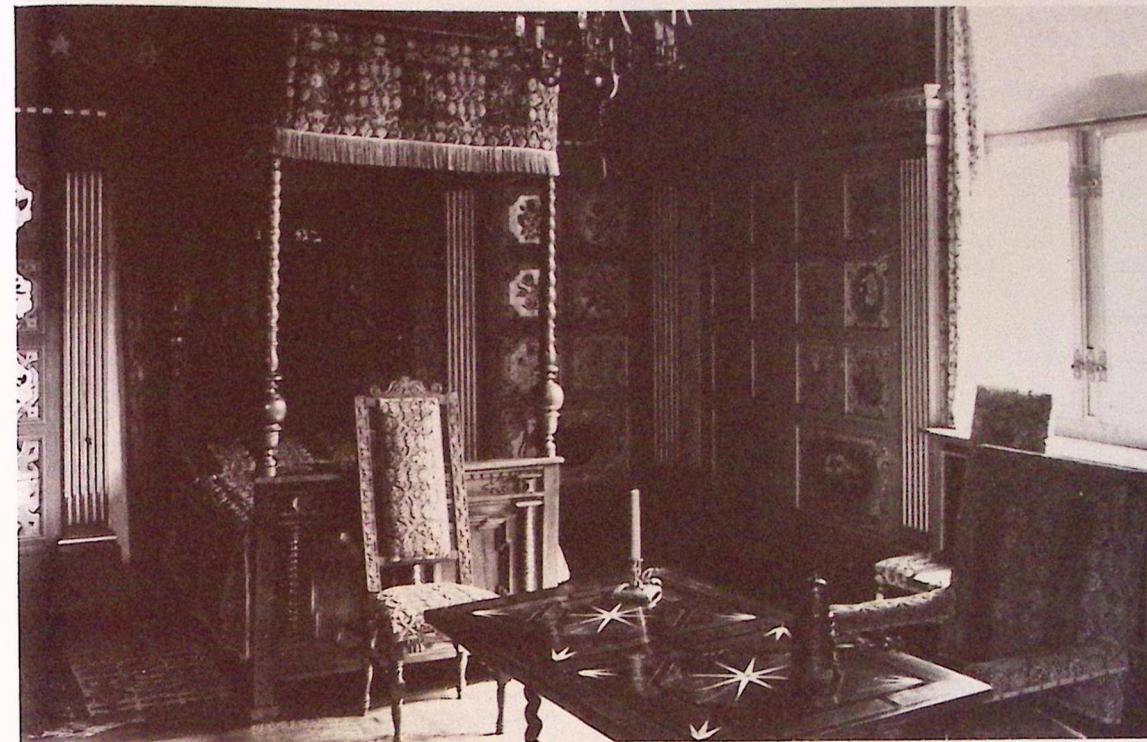
Le lieu-dit « Bourgeois » dont le centre est la place Cardinal Mercier appelée communément « place de Bourgeois », est le point de départ de notre promenade à travers l'ancienne commune. Ce hameau a son passé : il fut un certain temps, au XVII^e siècle, une seigneurie ayant ses propres droits, sauf en matière de haute justice, celle-ci dépendait uniquement du souverain et non des seigneurs de Rixensart. Il fut vendu à un conseiller de Brabant qui l'acheta, selon le baron Le Roy, uniquement parce qu'il s'appelait Bourgeois et qui devint Charles de Bourgeois. A sa mort, la Comtesse d'Esneux, Marie-Charlotte de Locquenghien, fit abandon de « Bourgeois » à la chanoinesse de Merode, dame de Rixensart.

Sur cette belle place, l'église **Saint-François-Xavier** fut construite en style néo-roman, en 1877.

C'est à la demande des habitants du plus important hameau de Rixensart en ce temps-là, et grâce à la générosité du Comte Werner de Merode et de sa sœur, la Comtesse Charles de Montalembert, qu'elle fut édiflée, en souvenir de leur frère le Comte Xavier de Merode, décédé quelques mois auparavant.

Elle abrite un beau chemin de croix moderne, œuvre du céramiste brabançon Max vander Linden.

Derrière l'église soit à gauche, le sentier de la Fontaine,



Château de Rixensart : la chambre des fleurs est célèbre pour ses boiseries formées d'une centaine de petits panneaux figurant, chacun, une essence différente.

soit à droite, la rue du Moulin et ensuite à gauche le sentier du Bosquet, nous mène à travers le sous-bois, jusqu'à la rue du Moulin. Nous prenons à gauche le sentier du Passiche, à droite le sentier du Baillois pour aboutir à la Lasne. Nous longeons celle-ci vers la gauche pour reprendre le sentier du Bois Baillois, la rue de la Reine et, à droite, le sentier Denis.

Tournons à gauche dans la rue du Roi, traversons la chaussée de Lasne et prenons la rue du Bazar. Avant son extrémité, le sentier du Bazar part à droite dans la rue de la Bruyère. Tournons à gauche et suivons celle-ci, puis la rue de Nivelles. Le sentier du Bois Moue s'ouvre à droite et longe les limites du Bois de Chapelle-Saint-Lambert. Arrivés à la fin du sentier, vous pouvez éventuellement prendre à droite le chemin de la **Chapelle Robert** qui conduit à cette très belle potale érigée en 1756 par les sieurs J.-B. Gilson et J.-M. Clément à la limite de Lasne et de Limelette et qui se trouve étroitement coincée entre les troncs de deux tilleuls vénérables. Dans ce cas, vous revenez par le même chemin.

Prenons à gauche le sentier du Bois d'Aywiers, à gauche la rue du Réservoir puis, à droite, l'avenue des Grenadiers et de même la rue de Nivelles pour rejoindre l'avenue Kennedy. Nous la descendons vers la gauche pour reprendre le sentier Chapelle Robert situé à droite. Nous

tournons à droite dans la rue Albert I^{er}, ensuite à gauche dans l'avenue de l'Aurore, pour emprunter un sentier à gauche qui rejoint la rue de l'Augette.

Prendre à droite, passer sous le pont dans la rue de Froidmont et directement à droite dans le sentier Bellevue qui permet une échappée sur la **Ferme de Froidmont** installée sur un point élevé et exposé aux vents.

Cette cense, déjà citée en 1656, est actuellement occupée par une Communauté Dominicaine. Elle est le siège de diverses manifestations artistiques et culturelles. Prendre à droite l'avenue Reine Elisabeth, à gauche l'avenue Marie-Christine, tout droit dans l'avenue du Prince Albert de Liège, à gauche l'avenue Joséphine-Charlotte et passer l'avenue Royale. La promenade s'engage dans le quartier du Beau Site en empruntant le sentier des Chevreuils, tourne à gauche dans la 1^{re} avenue, à gauche dans la 2^{me} avenue, à droite dans le sentier de la Vierge, à gauche dans la 5^{me} avenue, retransverse l'avenue Royale pour revenir rue de Froidmont. L'avenue des Combattants conduit à la gare de Rixensart. Emprunter le début de l'avenue Paul Terlinden, le sentier des Ecoles sur la gauche, qui rejoint la rue des Ecoles. En prenant à gauche nous arrivons au sentier de la Procession (à droite). A gauche, rue Aviateur Huens, prendre à droite le pont du chemin de fer et immédiatement à droite le sen-

tier des Rossignols jusqu'à l'entrée du **Parc communal**. Nous y pénétrons en flânant dans la drève des Peupliers, la drève de la Futaie, le sentier du Calvaire qui nous mène près de la **Maison Communale**.

Il s'agit d'une ancienne propriété privée, le Château du Héron, de style Louis XV. A l'entrée du parc, un calvaire moderne de J.-P. Ghysels.

Nous prenons l'avenue de Merode à droite, traversons le carrefour pour emprunter vers la gauche dans l'assiette de l'ancien tram vicinal, qui nous mène au Quai du Tram. Obliquant de nouveau vers la droite, nous prenons le sentier des Choristes, la rue Saint-Roch pour rejoindre la place de Bourgeois.

Promenade du Château (4,5 km)

Le **Château de Rixensart**, également appelé Château de Merode, peut être rangé parmi les plus beaux ensembles architecturaux du pays.

La seigneurie de Rixensart, qui relevait à ses débuts de celle de Limal, est déjà mentionnée au début du XIII^{ème} siècle (1217). Elle fut séparée de cette dernière en 1377. Les de Rixensart, de Sombreffe, de Virnembourg, de Croy, de Gavre, Spinola, veillèrent tour à tour sur les destinées du domaine avant que celui-ci n'échoit, par héritage, aux de Merode, qui le possèdent encore de nos jours.

Le Château contemporain remonte en partie aux années 1631-1632, époque où Jean-Charles de Gavre, gouverneur du Quesnoy et premier comte de Frésin, « fit élever

Château de Rixensart : un aspect des jardins dont l'agencement a été conçu par André Le Nôtre, le fameux architecte-dessinateur de Louis XIV.



à Rixensart de vastes bâtiments et s'y fixa avec toute sa famille ». Quasi simultanément, ce châtelain très entreprenant fit aménager les premiers jardins de Rixensart.

Plus tard, sous l'impulsion de Hippolyte Spinola, comte de Bruay, qui dirigea notamment la défense de Lille encerclée par les troupes de Louis XIV, puis sous la houlette de son fils, Philippe-Charles, la politique de reconstruction et d'embellissement du château fut poursuivie. Lors des campagnes dévastatrices entreprises par Louis XIV dans nos régions, le château fut sérieusement endommagé pour être ensuite restauré avec magnificence, tandis que l'agencement des nouveaux jardins était confié à André Le Nôtre (1612-1700), le fameux architecte-dessinateur de Louis XIV, qui aménagea, entre autres, le parc de Versailles et la terrasse du château de Saint-Germain-en-Laye. Le château n'a subi, depuis cette époque, que des modifications mineures, mais s'est enrichi dans l'intervalle de nouvelles dépendances. On admirera surtout la tour massive et carrée qui le domine et dont la porte Renaissance (1650) est frappée d'un écusson armorié portant la devise « Plus d'Honneur que d'Honneurs », puis l'harmonie de la façade Renaissance également, les tourelles d'angle en briques avec châteaux de pierres blanches et la cour intérieure disposée en forme de cloître et dont trois ailes sont percées de galeries ouvertes à arcades surbaissées, enfin les arches que mènent qui garnissent les fenêtres de la cour intérieure. Les ancrages formant les millésimes 1631, 1642, 1660 et 1662 permettent de situer les principales phases de la construction.

Autour de l'avant-cour à laquelle on accède par un porche rehaussé d'un écusson aux armes des de Bruay, s'ordonnent les dépendances millésimées 1778, 1824 et 1829.

Avant de visiter le château (ouvert au public depuis 1963), signalons que plusieurs personnalités séjournèrent à Rixensart, notamment Félix de Merode, membre du Gouvernement provisoire en 1830, Xavier de Merode, archevêque de Mélitène, qui organisa en Belgique le corps des zouaves pontificaux et qui fut camérier du Pape Pie IX, et Charles de Montalembert (1810-1870), éminent publiciste, orateur et écrivain, en même temps que l'un des plus ardents défenseurs du catholicisme libéral ; le brillant polémiste avait épousé Marie de Merode, sœur de Frédéric de Merode et c'est à Rixensart qu'il composa, en grande partie, l'une de ses œuvres les plus importantes : « Les Moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard » qui fut publiée en 1860.

Les salons, chambres et appartements sont d'un luxe et de grandes maisons seigneuriales.

Le **hall d'entrée**, qui a gardé son dallage d'origine, est couvert de boiseries de chêne et orné de deux toiles de Valentin, disciple du Caravage.

La **salle à manger**, dont le plafond et les lambris proviennent du château de Nérac (Lot-et-Garonne), siège d'une cour brillante au XVI^{ème} siècle, mais qui fut ruinée au XVII^{ème} siècle à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes, présente quatre tapisseries de Beauvais consacrées à l'histoire de Pénélope ainsi qu'une grande table en

chêne garnie d'un service en porcelaine de Copenhague. Par le **parloir**, la **bibliothèque** dont le mobilier est de style Directoire, et le **petit salon**, au décor Louis XVI, on atteint le **grand salon** où sont accrochées deux imposantes tapisseries des Gobelins évoquant des thèmes tirés de la mythologie, dont l'enlèvement d'Europe. Du grand salon, joli coup d'œil sur les jardins.

La **galerie** qui succède au grand salon, dite **Galerie des Ancêtres**, contient des portraits de famille, dont ceux de Philippe de Merode et sa femme, Jeanne de Montmorency. On y voit également le fanion de Frédéric de Merode, mortellement blessé en 1830, au cours de la bataille de Berchem-lez-Anvers.

La **chambre de Monseigneur** où logea Mgr Xavier de Merode, camérier secret du Pape Pie IX, est ornée de deux portraits d'une bonne venue, l'un de l'Ecole allemande du XVIII^{ème} siècle, peint par Tischbein, l'autre de Nattier, représentant le Comte de Toulouse.

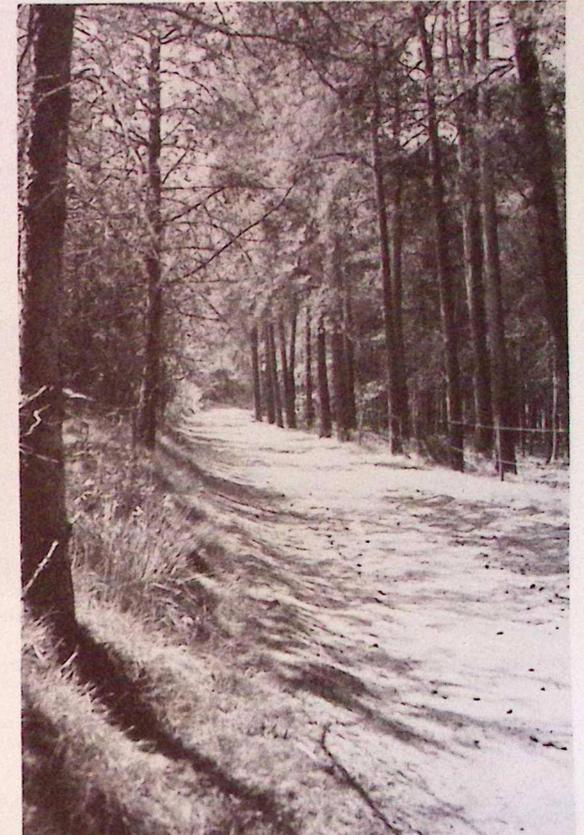
La **chambre des Fleurs** est la plus belle du château. Sa décoration a été conçue par la Comtesse Félix de Merode, qui s'inspira de l'ornementation d'une chambre du château d'Ancy-le-Franc, datant de 1555, et qui est considéré comme l'un des plus remarquables édifices Renaissance de France. Les boiseries sont formées d'une centaine de petits panneaux figurant, chacun, une essence florale différente, peinte sur fond de vieil or patiné. A la base, des panneaux plus larges sont animés de corbeilles de fruits. A noter aussi un lit à baldaquin (1627). C'est dans cette chambre que séjourna Charles de Montalembert.

Enfin la **grande galerie** présente à côté de quelques souvenirs d'Afrique (selles de chameaux, œufs d'autruche, etc.), une intéressante panoplie d'armes arabes, incrustées de corail, qui furent rapportées d'Egypte par le mathématicien Monge (1746-1818), qui avait suivi Napoléon dans sa campagne d'Egypte durant laquelle il dirigea diverses recherches archéologiques et scientifiques.

Le Château est ouvert, selon les années, de Pâques à fin octobre, les samedis, dimanches et jours fériés, de 14 à 18 heures, ainsi que sur rendez-vous (tél. 02-653.65.05). **L'église Sainte-Croix** (aujourd'hui église paroissiale), attenante au château, est l'ancienne chapelle castrale. Elle fut reconstruite vers 1710, agrandie en 1850 et entièrement restaurée en 1937 à la suite d'un incendie qui l'endommagea sérieusement. Elle se greffe avec bonheur dans la ligne architecturale du domaine. A l'intérieur, à côté de la chaise de sainte Florentine, dont le corps fut reconstitué en cire à l'aide des ossements de la bienheureuse, on peut voir la chaise en bois de saint Célestin, des reliques qui seraient celles de saint Clément, le mémorial de Mgr Xavier de Merode et celui du comte de Montalembert, la pierre tombale de Félix de Merode. On remarquera enfin, du côté droit du chœur, la tribune, avec coupole à lanterneau, élevée en 1723, à l'intention des châtelains et communiquant directement avec l'ancien manoir.

En face du château, le monument érigé, en 1930, à la mémoire du comte Félix de Merode.

Au départ du château, nous descendons la rue de l'Eglise



La Promenade du Château ravira tous les amateurs de randonnées sylvestres.

et tournons à gauche dans la drève des Etangs qui nous offre une très belle vue romantique sur les arrières du château. Le spectacle est particulièrement enchanteur lors de la floraison des rhododendrons ou au début de l'automne.

Nous arrivons au fortin et remontons sur la droite le sentier du Planiau. Le premier sentier à gauche constitue la **jonction** possible avec la Promenade du Prince.

Nous suivons à l'extrême droite à travers le bois de sapins la rue du Planiau qui se transforme bientôt en chemin et qui aboutit à la route provinciale.

Nous tournons à droite, puis directement dans l'avenue de la Résistance, franchissons le square par la droite, suivons la 1^{ère} avenue, prenons à gauche dans la 3^{ème} avenue et la drève des Hêtres, jusqu'à retrouver l'avenue Royale. Cet endroit est également une **jonction** possible avec la Promenade des « Bourgeois ». Nous prenons enfin à droite et redescendons vers le château.

Texte : René Léonard, Yves Boyen, Jean Demullander, Jean Doxins et Claude Juckler.

PRESBYTERES EN BRABANT 6

par Yvonne du JACQUIER,
archiviste honoraire
de Saint-Josse-ten-Noode

Laar : la cure, portant le millésime 1736, forme un ensemble bien équilibré sous un large toit à pans coupés.



LAAR

Kerkstraat 4

La cure porte le millésime 1736. Elle est bien équilibrée sous son large toit à pans coupés.

La façade à rue a été restaurée au XIXe siècle au moyen de briques modernes et l'on a ajouté une annexe latérale. A l'arrière, on a mieux respecté l'appareil ancien.

La propriété est suivie d'un vaste jardin rustique.

L'ensemble vers rue est assez harmonieux grâce à un petit jardin précédé d'une grille et jouxtant l'escalier monumental de l'église.

ELIXEM

A citer pour mémoire. La maison, perpendiculaire à la rue, est du XVIIIe siècle ; on y accédait par un haut porche à pilastres qui, aujourd'hui, ferme le garage. L'immeuble a certainement été beau, mais il est désaffecté et délabré ; il est occupé par des laïcs qui laissent le jardin en jachère.

OVERHESPEN

Geldenaaksestraat 25

Maison classique datée de 1780. Au-dessus de la porte un blason, surmonté d'une couronne, porte, gravé dans la pierre, « Boniface du Reel ».

OVERWINDEN

Kruisboomstraat 2

Un étroit chemin s'engage entre deux haies de ligustrum pour mener à la maison de briques construite à la fin du XVIIIe siècle. Suivie d'un grand jardin, elle est vraiment nichée dans la verdure et les énormes tilleuls qui l'entourent doivent délicieusement parfumer l'air aux chaudes journées de juin. Le corps de bâtiment est posé sur un socle de moellons. L'ensemble est entouré d'un mur que l'on a percé pour ménager un garage, ce qui défigure complètement l'ensemble.

NEERHESPEN

Pastorijstraat 1

Maison classique de la fin du XVIIIe siècle, sous un toit à quatre pans. Elle porte les traces de remaniements profonds au XIXe siècle.

DORMAAL

Kerkstraat 19

Le millésime 1705, inscrit au-dessus de l'oculus, situe la maison dans le temps. L'immeuble, perpendiculaire à la rue, a été complété par un bâtiment annexe qui abrite les œuvres paroissiales. La transformation n'est pas très heureuse.

Il semble qu'initialement, le presbytère était constitué d'un seul niveau, le rez-de-chaussée, mais un étage a été ajouté vers l'avant. Au départ, l'architecture était certainement assez jolie car il subsiste deux élégantes portes cintrées, des impostes et un oculus sous un gracieux larmier.

WOMMERSOM

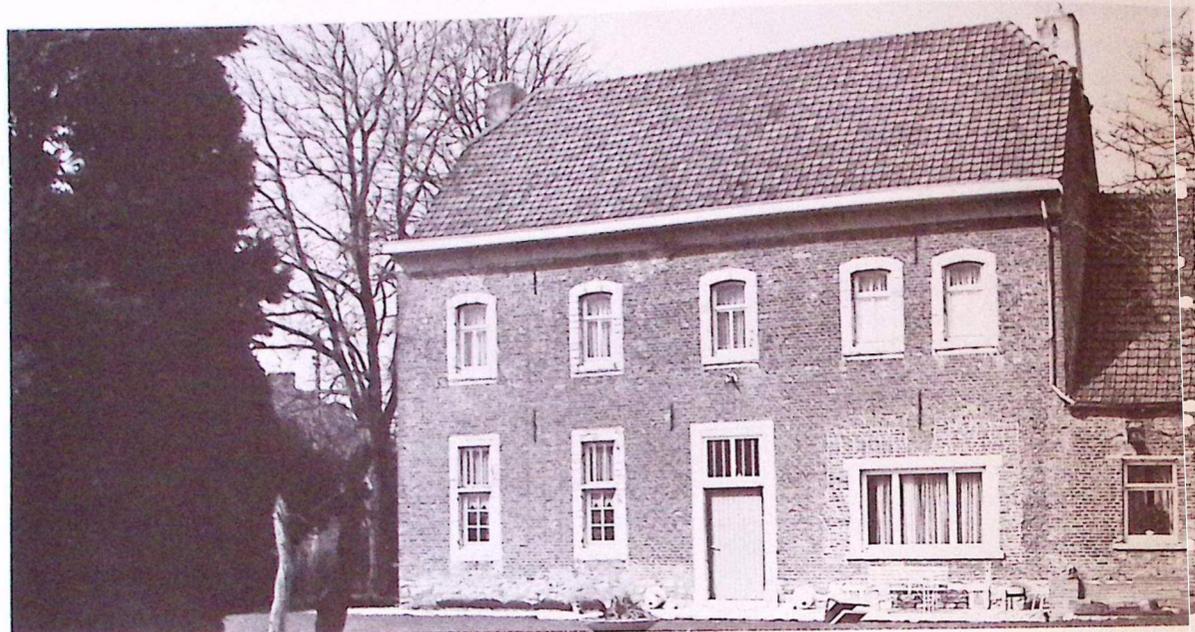
La cure se trouve à côté de l'église. Elle est le type même de la demeure confortable de la fin du XVIIIe siècle.



Ci-dessus : le presbytère d'Overhespen est une construction de style classique avec porte sommée d'un blason surmonté d'une couronne.

Ci-dessous : la cure de Neerhespen (XVIIIe siècle), d'ordonnance classique, a été sérieusement remaniée au XIXe siècle.





Overwinden : le presbytère est une agréable maison de briques, construite à la fin du XVIII^e siècle, avec soubassement en moellons.

Précédée et suivie de jardins, elle est à deux niveaux, en briques rehaussées de pilastres et de chaînages d'angle en grès blanc. La porte est surmontée d'un larmier peu saillant.

OPLINTER

Sint-Genovevapelein 40

Maison double datée de 1741. Précédée d'une belle pelouse et suivie d'un vaste jardin, elle était jadis séparée de l'église et du cimetière par un mur qui, depuis, a été abattu. Une petite porte cintrée permettait le passage. Lorsque, en 1965, le cimetière fut désaffecté et le mur supprimé, le doyen eut l'heureuse idée de récupérer l'encadrement de pierre et d'en décorer l'âtre de son salon.

La façade a été assez dénaturée au XIX^e siècle, notamment en ce qui concerne les fenêtres. Mais Oplinter nous intéresse aussi par le culte de sainte Geneviève, curieusement implanté dans ce coin de terre flamande. Tout le monde connaît la légende de sainte Geneviève, humble pastourelle née à Nanterre en 423 dans un milieu très pauvre. Après la

mort de ses parents, elle se retira à Paris chez sa marraine. Sa vie fut toute de sainteté. Lorsqu'Attila investit la ville, c'est Geneviève qui galvanisa les citoyens apeurés et sauva Paris. Après sa mort, le 3 janvier 512, elle fut proclamée patronne de la cité. La légende raconte qu'en 1129, la peste sévissait ; il suffit de porter en procession les reliques de la sainte pour qu'aussitôt le mal disparût. Le fait en soi n'a rien d'exceptionnel et maints endroits se réclament de faits identiques, mais ce qui est étonnant c'est que l'histoire et les bienfaits de sainte Geneviève se soient répandus jusqu'à atteindre le lointain village d'Oplinter. Nous croyons très volontiers que notre siècle a découvert les mutations, les voyages, la diffusion des idées. Le culte de sainte Geneviève, arrivé jusqu'à Oplinter, démontre que les nouvelles, pour aller moins vite, n'en cheminaient pas moins.

Les guérisons obtenues à la source de sainte Geneviève développèrent si bien son culte que des bâtiments furent érigés pour héberger les malades accourus de toutes parts. Le presbytère et d'autres immeubles furent transformés en lazaret.

Plus tard, les épidémies ayant disparu, les pèlerins se firent plus rares ; depuis bien des décennies, Oplinter a cessé d'attirer les grandes foules.

GEETBETS

Dorpstraat 37

Nous disons volontiers «l'esprit souffle où il veut». Nous l'avons constaté, un fois de plus, à Oplinter. Geetbets est un autre témoignage, car y survit le souvenir d'un grand humaniste Godefridus Wendelinus.

Le presbytère actuel fut édifié en 1753 ; la dîme en couvrit les frais. S'agit d'une maison double à un étage avec porte en plein cintre, précédée d'une vaste pelouse plantée d'érables, de sapins et aussi d'un gingkobiloka (marronnier du Japon). Jadis, la cure se mirait dans un étang. Deux piédroits à volutes élégantes flanquent l'entrée à rue, ouverte dans le muret qui enclôt le domaine.

Une très modeste demeure avait été construite en 1609 pour héberger le desservant, mais dès 1633, elle avait été sensiblement améliorée sous l'im-

pulsion du curé humaniste Godefridus Wendelinus, personnage étonnant et certainement curé hors mesure pour cette humble paroisse dont il fit la renommée. Il s'appelait en réalité Govaert Wendelen, mais suivant la coutume du temps, il avait latinisé son nom. Né à Wuust-Herk, le 6 juin 1580, il fut très vite remarqué pour sa vive intelligence ; on l'envoya à Tournai et à Louvain où il fut élève de Juste Lipse. Piqué par le microbe du voyage, il part pour Marseille dès 1599, puis pour Rome en 1600 ; il se voit confier une chaire de mathématiques à l'Université de Digne. Tout le captive ; il étudie à la fois le droit, la géographie, l'astronomie. Il est envoûté par le Midi et considère la Provence comme sa seconde patrie. Et pourtant — est-ce le mal du pays ? — en avril 1517, il reprend à pied la route du Nord, rentre à Wuust-Herk. Attiré par la théologie, il l'étudie et devient prêtre ; les autorités religieuses le désignent pour la cure de Geetbets en 1620.

Dormaal : une élégante porte cintrée, surmontée d'un oculus sommé du millésime 1705, situe la cure de Dormaal dans le temps.



Le presbytère de Dormaal a gardé un charme indéniablen en dépit d'adjonctions parfois malencontreuses.

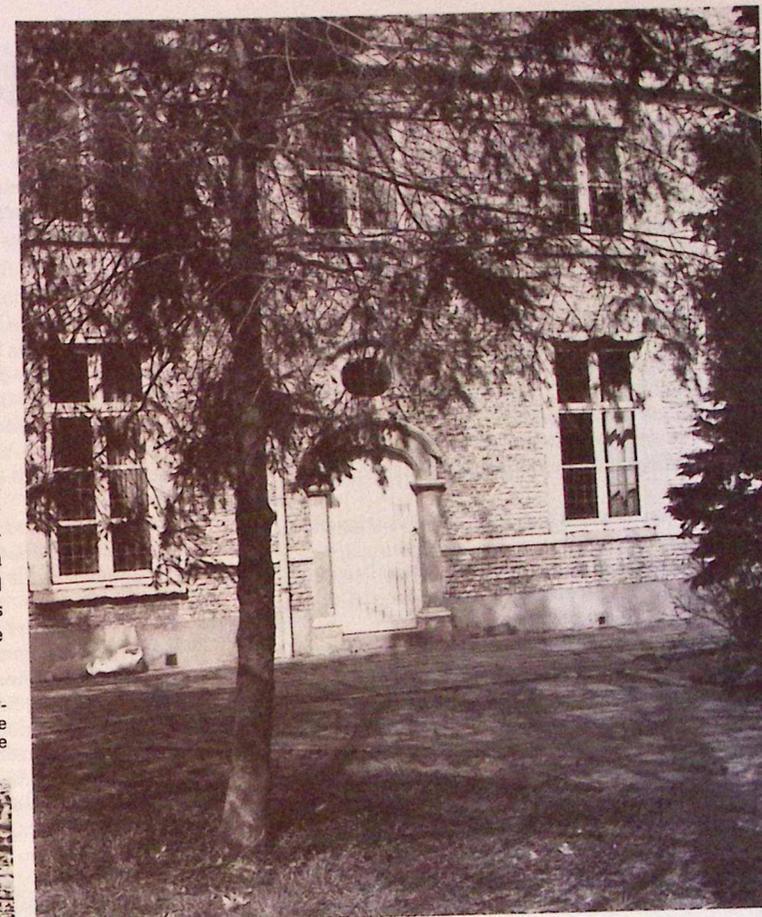
Godefridus Wendelinus eut de nombreux conflits avec ses paroissiens et cela se comprend aisément si l'on pense à l'écart énorme qui les séparait tant pour l'intelligence que pour la culture générale. Il y eut des différends aussi en matière de dîme, notamment pour la construction de la cure. Peut-être Wendelinus, après avoir vu les chefs-d'œuvre de Rome, eut-il des goûts qui parurent trop dispendieux à ses ouailles. Dans ce coin obscur du pays thiois, Wendelinus écrivait — généralement en latin — des ouvrages scientifiques qui, à son époque, firent autorité. Tout cela ne l'empêchait d'ailleurs pas d'être un vrai pasteur et de se dévouer sans compter à ses paroissiens notam-

ment lorsque l'épidémie de peste s'abattit sur la région. Muté en 1633 pour la cure de Wuust-Herk, Wendelinus fut ensuite envoyé à l'évêché de Tournai.

Tant de travaux, tant de voyages, peut-être aussi quelques désillusions amenèrent Wendelinus à se retirer dans sa famille à Gand ; il y mourut le 24 octobre 1667. Sa belle figure d'humaniste avait porté au loin le renom de sa petite patrie et notamment de sa modeste paroisse de Geetbets.

(à suivre)

Voir également «Brabant», numéros 2 et 4 — 1978 ainsi que les numéros 1, 2 et 4 — 1979.



un achat utile ...

Tous les livres, albums, cartes, dépliants et gadgets figurant dans la liste ci-après sont en vente au siège de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes 61 (2e étage) à 1000 Bruxelles. D'autre part, nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos affiliés que, sur présentation de leur carte de membre 1980, nous leur accordons diverses réductions sur le prix officiel de vente de certains ouvrages et brochures édités par notre Fédération ou par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, ainsi que sur les cartes figuratives en toile (pour détails, voir la liste ci-après). Profitez, dès aujourd'hui, de cette faveur, car notre stock est limité. Nous espérons que nos membres apprécieront cet effort de promotion et de vulgarisation touristiques.

A NOTRE RAYON BIBLIOTHEQUE

Fermes et Bois, luxueux livre-album de Patricia Fourcroy, consacré à Aisemberg, Linkebeek et Rhode-Saint-Genèse 975 F

Bruxelles, de bourg rural à cité mondiale, par Marcel Vanhamme. Editions Mercurius 600 F

Belgique, België, Belgium, Belgien. Editions Meddens 450 F

Chapelles en Brabant, par Yvonne du Jacquier. Editions Musin 390 F

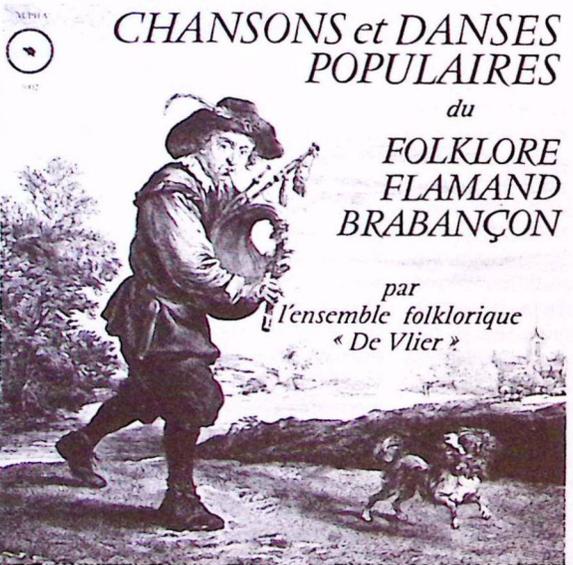
Brabant (les douze routes touristiques du Brabant en un seul ouvrage), par Hervé La Barthe et Georges Renoy. Auto-Guides Duculot 345 F

Met de auto door Brabant (les douze routes touristiques en version néerlandaise), par Hervé La Barthe. Editions Lannoo 345 F

Toute la Belgique, par Maurice Duwaerts. Editions J.M. Collet. Existe également en version combinée (anglaise et néerlandaise) dans une adaptation de Helen E. Chattaway et Hervé La Barthe 325 F

Nos pierres et leurs légendes, par Willy et Marcel

Pochette de l'un des huit disques de musique folklorique en vente à notre siège social.



Brou. Editions Techniques et Scientifiques 316 F

Guide Solar de la Belgique, par Andrée Velde 295 F

A la rencontre de Bruxelles, par Maurice Duwaerts. Editions J.M. Collet. Existe également en version néerlandaise dans une adaptation de Hervé La Barthe, ainsi qu'en version anglaise 225 F

Belles Demeures d'Autrefois, par Yvonne du Jacquier 224 F

Cuisine et Folklore de Bruxelles et du Brabant, par Gaston Clément 125 F

Le Château de La Hulpe et son Parc, par Jacques Stasser 100 F

Carte en couleurs de la Forêt de Soignes. Edition de l'Institut Géographique National 100 F

Etains, Porcelaines et Faïences d'Autrefois (catalogue de l'exposition qui s'est tenue au Gouvernement provincial du Brabant du 25 juillet au 16 septembre 1974). Editions de la Province de Brabant Ce prix est ramené à 80 F pour nos membres 90 F

Cartes régionales du Brabant (en couleurs). Editions de l'Institut Géographique National

Prix, par carte, au 50 millième 80 F

Prix, par carte, au 25 millième 60 F

Le Maillon - Spécial Promenades à Villers-la-Ville. Editions du Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville 50 F

Les Moulins du Brabant. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant 50 F

Ce prix est ramené à 40 F pour nos membres

Waterloo - 18 juin 1815. Itinéraire commenté du champ de bataille et de ses monuments avec carte figurative et nombreuses illustrations. Editions du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant 40 F

Ce prix est ramené à 35 F pour nos membres

Le Château-Musée de Gaasbeek, par Gaston Renson 40 F

Quartier des Arts à Bruxelles. Editions de la Fédération Touristique du Brabant 20 F

Ce prix est ramené à 15 F pour nos membres

Histoire et Guide du Champ de Bataille de Waterloo, par Lucien Laudy 15 F

Nos guides touristiques de poche. Brochures d'une teneur moyenne de 32 pages, avec carte-repère et nombreuses illustrations. Prix par brochure 20 F

un cadeau qui plaira

Important : ce prix est ramené à 15 F pour nos membres

Liste des brochures encore disponibles :

L'Agglomération bruxelloise, par Simone Vierset - La Route du Raisin, par H.F. Philips - La Route du Roman Païs, par Octave Hendrickx et Yves Boyen - La Route Bruegel, par Marcel Franssens (adaptation française de J. de Kempeneer) - La Route de la Gueuze, par Yves Boyen - La Route du Jardin Botanique, par Yves Boyen - Au Cœur du Vieux Bruxelles (En remontant le Steenweg), par Yvonne du Jacquier - La Grand-Place de Bruxelles, par Simone Vierset - L'Hôtel de Ville de Bruxelles - La Cathédrale Saint-Michel à Bruxelles, par Jacques Mignon - Les Eglises Notre-Dame du Sablon et Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, par Jacques Mignon - Au Cœur du Hageland, par Yves Boyen - Léau, par Yves Boyen - Tirlemont, par Paul Dewalhens - Diest, ville pilote, par J. Nijsens (adaptation française de S. Van Gelder) - De Bruxelles à Wavre sans auto, par Paul Hamende - La Vallée du Train, par Yves Boyen - Le Lac de Genval par Jean Demullander - Wavre, par Yves Boyen - Au Cœur du Brabant Wallon, par Jean Demullander - En Roman Pays de Brabant, par Yves Boyen - Bruxelles-Villers-la-Ville, par Yves Boyen - Sur les traces de Pierre Bruegel, par Yves Boyen - Hôtels de Ville du Brabant, par Yves Boyen - Le Domaine Provincial à Huizingen, par I. Blijkers et D. Devadere (adaptation française de J. de Kempeneer).

Couverture de l'une des vingt-cinq brochures touristiques de poche encore disponibles.



YVES BOYEN

Sur les traces de
Pierre Bruegel



« Les Six Vallées », une des cinq cartes figuratives, en couleurs, imprimées sur toile, vendues au prix de 130 F, la pièce. (100 F pour nos membres).

Nos dépliants « Promenades pour piétons »

Chaque dépliant comporte la description détaillée d'une ou de plusieurs promenades, le tracé de ces promenades sur carte, et de nombreuses illustrations.

Prix par dépliant 15 F

Liste des dépliants disponibles :

Promenades à Hoeilaart - Promenades à Overijse - Promenade à Louvain-la-Neuve - Promenades à Orp-Jauche, Braine-l'Alleud, Braine-le-Château, Gaasbeek, Galmaarden, Hélécine, Iltre, Rixensart, Sint-Kwintens-Lennik, Sint-Pieters-Leeuw, Vlezenbeek, Vollezele et Wavre, soit, au total, seize dépliants.

A NOTRE RAYON SOUVENIRS ET GADGETS TOURISTIQUES

Ravissants foulards, en soie, frappés aux armes de la Province de Brabant.

Prix par foulard 995 F

Ce prix est ramené à 900 F pour nos membres.

Elégantes cravates, en soie, frappées aux armes de la Province de Brabant.

Prix par cravate 445 F

Ce prix est ramené à 400 F pour nos membres.

Huit disques de musique folklorique (30 cm)

Prix par disque 299 F

Reproduction, au format 55 x 90 cm d'un plan topographique de Bruxelles et de ses environs, gravé en 1777.

Prix par exemplaire 150 F

Cinq attrayantes cartes figuratives en couleurs (dimensions : 75 x 44 cm) imprimées sur toile. Au choix : La Route des Six Vallées, la Route du Roman Païs, la Route Bruegel, la Druivenroute, la Hertog Janroute

La pièce 130 F

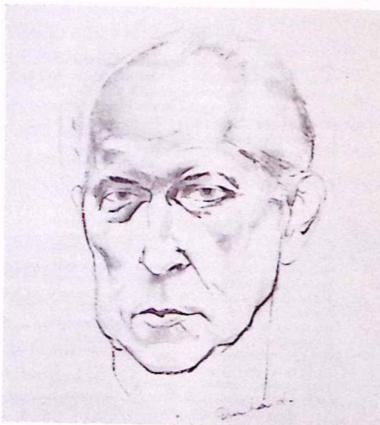
Ce prix est ramené à 100 F, par pièce, pour nos membres en règle de cotisation.

Hommage à Carlo BRONNE

UNE exposition, organisée par l'A.S.B.L. « Archives et Musée de la Littérature », a eu lieu, récemment, à la Bibliothèque Royale Albert I^{er}. Intitulée « Un demi-siècle de chroniques 1929-1979 », cette exposition avait pour but essentiel de rendre hommage au baron Carlo Bronne, humaniste, poète, historien et chroniqueur, à ce grand écrivain qui, comme l'a souligné avec justesse Joseph Hanse, n'a cessé, depuis cinquante ans, de servir son pays et d'en évoquer le passé avec autant de talent que d'autorité. Carlo Bronne a d'ailleurs réservé à nos lecteurs, au cours de ces dernières années, la primeur de quelques-uns de ses récits anecdotiques où la saveur de la langue le disputait à l'originalité du sujet.

Carlo Bronne est né à Liège en 1901. Son père, Charles Bronne, était journaliste. Son trisaïeul, Carlot Bronne, mort en 1851, tenait à Liège, « en Féronstrée », l'hôtel de l'Aigle Noire. Des annales de la maison de son ancêtre, Carlo Bronne a fait *L'Hôtel de l'Aigle Noire*, « le livre-clé de son œuvre », comme l'a écrit Marcel Thiry. L'ouvrage ne fut pourtant donné que sur le tard, en 1954, alors que l'auteur avait déjà publié quelque vingt volumes de croquis et d'épisodes. Carlo Bronne a débuté dans les lettres avec deux recueils de poèmes *Les Fruits de cendre* et *Collines que j'aimais*. Le prix Verhaeren, qui était alors la récompense enviée des jeunes poètes belges, lui fut décerné, en 1930. C'est Henri de Régnier qui engagea Carlo Bronne à écrire des livres d'histoire. C'est ainsi que se succèdent *La Porte d'exil* (1937), *Les Abeilles du manteau* (1939), *Esquisses au crayon tendre* (1942), *Léopold I^{er} et son temps* (1942), *L'Amalgame* (1948), *Albert I^{er}, le roi sans terre* (1965). Ces ouvrages l'ont fait saluer par Robert Vivier comme « le maître de l'histoire mise en ima-

ges ». Carlo Bronne écrit une langue pure, simple et nette. Il a l'art de la formule et celui du trait vif. Et on ne sait quelle est la part la plus remarquable dans son œuvre : l'art ou l'histoire. Parmi les « aubaines » de sa carrière d'écrivain, il faut faire état de ces innombrables chroniques, qu'il donna,



depuis cinquante ans, au *Journal de Liège*, à *L'Indépendance belge*, au *Soir* et au *Figaro*, dans lesquels ses articles de tête firent autorité. Ses chroniques du *Figaro* ont été réunies en un volume, *Il a neigé sur Nevermore* (1978), comme l'ont été celles de Gérard Bauër, maître en ce domaine.

Carlo Bronne est membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises depuis 1948 ; il en fut le président-directeur en 1962, année du centenaire de Maeterlinck, qui fut l'occasion de cinquante-trois manifestations. Il y accueillit la princesse Bibesco, Georges Simenon et Marguerite Yourcenar.

Le Prix Quinquennal de l'Essai lui fut décerné en 1951. En 1975, le Prix Quinquennal de la littérature lui est attribué pour l'ensemble de son œuvre. En 1956, il fut élu membre correspondant de l'Institut de France ; il fit partie de commissions littéraires ou historiques et de jurys internationaux (membre du Conseil littéraire Prince de Monaco).

Paul Guth écrit à son propos : « Discret, pudique, tendre, Carlo Bronne est l'historien de la sensibilité. Il s'avance vers ses modèles, rois ou humbles héros, avec cette légèreté de colombe que Nietzsche exigeait des chercheurs de vérité. Homme de civilisation, de passion profonde, d'harmonie entre la lumière et l'ombre, Carlo Bronne, grand écrivain, apporte à sa spécialité, l'Histoire, le tact exquis d'un grand juge, maniant subtilement la balance de Thémis, si sensible pour lui, qu'elle semble suspendue à des fils de la Vierge. Dans toute son œuvre, comme un double motif d'or et d'azur, courent l'appel du soleil et l'attrait de la fraîcheur représentés l'un par son prénom italien, *Carlo*, l'autre par son nom de *Bronne*, qui signifie « source ». Une source moirée de soleil, s'enfonçant dans les mystères de l'ombre, c'est bien ainsi que j'imagine, sous les frondaisons d'un château séculaire, S.A.R. Carlo Bronne, prince belge. »

Nous souscrivons pleinement à ce vibrant hommage rendu à l'un des « Grands » de notre littérature nationale.

avis - échos - avis - échos

Campagne nationale « Iles de Paix 1980 », les 11, 12 et 13 janvier prochains

La campagne nationale « Iles de Paix 1980 » aura lieu dans tout le pays les 11, 12 et 13 janvier prochains.

Comme chaque année, qu'il fasse beau temps, qu'il gèle ou neige, des milliers de vendeurs bénévoles proposeront des « modules de paix », qui aideront la troisième Ile de Paix « Tombouctou » à poursuivre la réalisation de son programme agricole, hydraulique, social et sanitaire.

L'année 1979 a été particulièrement importante pour le projet, puisqu'elle a vu la mise en fonctionnement de la station d'irrigation de Korioumé et de la première pompe solaire de la région. Dès maintenant, des cultures de riz et de dattiers ont remplacé des terres arides jusqu'à hier...



Du point de vue social et sanitaire, on compte que plus de 30.000 personnes sont à présent concernées, à Tombouctou, par l'action de la fondation, créée par Dominique Pire, Prix Nobel de la Paix.

Les « modules de paix » seront vendus les 11, 12 et 13 janvier au prix de 100 F le paquet de 4 modules différents, et de 25 F le module unique.

Le projet de Tombouctou sera remis aux habitants qui l'autogéreront eux-mêmes en 1981, si le programme se poursuit comme on l'espère.

Bruxelles Le millénaire, et puis après ?

Les festivités du millénaire vont bientôt éteindre leurs lampions. Bruxelles au passé prestigieux, Bruxelles joyeuse-

ment « animé », est venu mêler son image à celle qui, depuis des années, s'est installée dans les esprits : Bruxelles, concentration de richesses et de pouvoirs, capitale à problèmes, pomme de discorde dans l'imbricatio de nos débats institutionnels...

Reste, au-delà de ces clichés réducteurs, à découvrir le vrai Bruxelles. C'est à quoi s'emploie le **nouveau numéro spécial de « La Revue Nouvelle »** (1) qui nous réserve quelques surprises et met à jour des réalités peu ou mal connues. Ainsi Bruxelles n'est-elle pas faite que de privilégiés. C'est aussi une ville de travailleurs — et une ville en voie d'appauvrissement — une région économique en crise — où la régression industrielle, parallèlement à la concentration du tertiaire, va croissant. Sait-on qu'entre 1964 et 1977 près de 60.000 emplois industriels ont été perdus ? Sait-on que la population immigrée représente 40 p.c. de la population masculine salariée ? Pourquoi la prospérité d'autrefois et pourquoi le déclin d'aujourd'hui ? Quels remèdes imaginer ? Sur ces questions complexes et sur l'état réel de la situation, ce numéro spécial fournit des analyses chiffrées utiles et originales et ouvre d'intéressantes pistes de réflexion et d'action.

Et la ville, devenue cacophonie de pierres, de trous et de béton, où le meilleur voisin avec le pire, où l'habitant, le promeneur, le piéton pressé se sentent de plus en plus agressés. « La Revue Nouvelle » ébauche un « état des lieux », tente de cerner le comment et le pourquoi de cette agression, de cette dégradation et de la résistance qui s'organise.

Ces problèmes majeurs, cette situation que vivent tant bien que mal les Bruxellois (et les nombreux navetteurs !) ne relèvent pas uniquement du débat institutionnel, mais ils s'y imbriquent. Et malgré la lassitude de nombreux citoyens que les interminables et confuses polémiques laissent perplexes, force est de ne pas l'ignorer. La répartition et l'évolution du pouvoir politique à Bruxelles, l'étouffante prolifération des institutions, font l'objet d'utiles mises au point.

Mais « La Revue Nouvelle » va plus loin. Nous ne sommes pas au bout du

tunnel et des choix politiques s'imposent, qui ne concernent pas seulement les Bruxellois. Bruxelles, ville-région ? Les francophones de Bruxelles doivent-ils, en particulier, mettre l'accent sur la notion de troisième région ou, plutôt, sur la communauté qui les relie aux Wallons ? Des thèses divergentes s'expriment sur ce sujet, et c'est sans doute fort bien ainsi : les choix sont difficiles... et urgents, l'heure est à l'imagination.

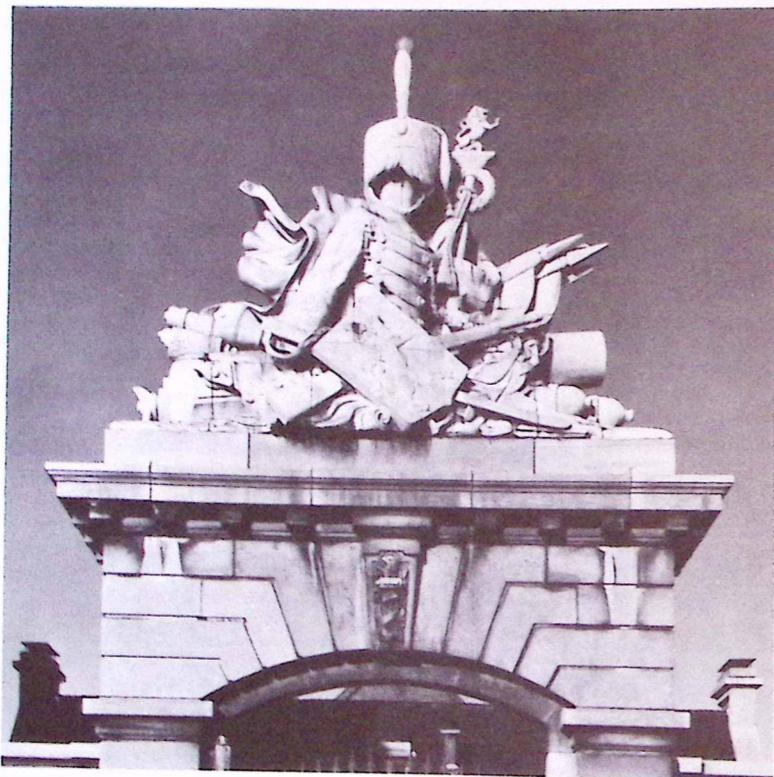
Au total, un dossier indispensable à ceux qui veulent mieux connaître les aspects multiples des problèmes de Bruxelles et réfléchir à leur solution.

(1) « La Revue Nouvelle », n° 11, 1979, 230 FB, rue des Mouchons, 3, 1000 Bruxelles.

Rappel à nos membres : la cotisation 1980 est maintenue à 300 F

En dépit des charges toujours plus lourdes résultant, entre autres, de l'augmentation des frais d'impression de notre revue, nous sommes heureux d'informer nos membres que **le montant de leur cotisation pour 1980 est maintenu à 300 F (TVA comprise)**. Dans ce montant est inclus le prix de l'abonnement à la revue bimestrielle « Brabant » (6 numéros par an). Nous prions instamment nos membres de **verser, dans toute la mesure du possible avant le 10 janvier 1980, la somme de 300 F à titre de cotisation pour 1980** au CCP 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant, rue du Marché-aux-Herbes, 61 - 1000 Bruxelles. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique. Par la même occasion, nous rappelons à nos affiliés qu'ils ont toujours la faculté de souscrire un **abonnement combiné, formule leur assurant à des conditions très avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise (12 numéros au total) de notre revue**. A cet effet, ils sont invités à **verser la somme de 450 F (TVA comprise)** à notre C.C.P. mentionné plus haut.

avis - échos - avis - échos



Porte d'entrée de l'une des casernes d'Etterbeek.

Plus de 500.000 F de prix pour le Rallye-Concours : « 150 ans de monuments militaires de Belgique ».

Dans le numéro de septembre 1979 de notre revue, nous avons informé nos lecteurs que le Service Historique des Forces Armées organisait, avec le concours et l'appui du Conseil Supérieur pour la Promotion Nationale Photo-Ciné et de différentes firmes spécialisées du secteur de la photo et du film, un grand rallye-concours sur le thème : « 150 ans de monuments militaires de Belgique ».

Ce concours a notamment pour but de procéder en une seule opération joignant la photographie et le film, à une

véritable enquête de nature à passionner les jeunes et les moins jeunes. Il consiste à photographier ou filmer les monuments militaires de Belgique, de 1830 à nos jours, et à joindre à chaque document photographique ou filmé, une note explicative retraçant l'histoire du monument, le pourquoi de son érection, par qui il fut construit, sa situation exacte, etc.

Ce rallye-concours est ouvert à tous et comprend plusieurs catégories, notamment par l'attribution de prix spéciaux aux enfants et adolescents de moins de dix-huit ans et des prix et récompenses séparées pour les documents photographiques et pour les films.

Le Service Historique des Forces Armées vient de nous informer que ce rallye-concours est d'ores et déjà assuré de connaître un franc succès. A ce jour, en effet, des centaines de concurrents potentiels ont demandé le règlement détaillé et parmi ceux-ci plusieurs ont déjà fait parvenir des envois de qualité. En outre, des envois spéciaux du règlement ont lieu présentement et sont destinés à toutes les écoles ainsi qu'à tous les clubs photographiques et cinématographiques du pays (au total : plus de sept mille envois). De plus, une série d'affiches spéciales dues au jeune et talentueux graphiste, Philippe Berthet, ont été diffusées en grand nombre de manière à toucher un public aussi large que possible.

Signalons aux concurrents que de nombreux prix offerts par divers sponsors représentant les différents secteurs économiques, viendront récompenser les lauréats. A titre indicatif, relevons qu'à la mi-septembre, les organisateurs pouvaient déjà estimer à **plus de 500.000 F la valeur des prix à octroyer** et ceci n'est encore qu'un début car des promesses émanant de divers organismes deviendront sans doute réalité avant la clôture du concours et viendront grossir le total des prix offerts.

Rappelons, enfin, aux futurs participants, que la **date limite pour l'envoi des documents a été fixée au 25 février 1980** et que le règlement complet du concours peut être obtenu sur simple demande, même téléphonique, à l'adresse ci-après : Service Historique des Forces Armées, avenue de Cortenberg, 79-81, boîte 3, à 1040, Bruxelles, tél. 02-733.77.53.

Tubize, lauréate du Prix de l'Europe 1979

L'action exemplaire de propagation de l'idée européenne menée de longue date par Tubize vient d'être récompensée par le Prix de l'Europe décerné chaque année par le Conseil de l'Europe. Cette commune de 23.000 habitants, située dans le Brabant, a su sensibiliser l'ensemble de sa population à

avis - échos - avis - échos

l'idéal européen grâce à de nombreuses activités d'éducation civique découlant des jumelages, rencontres à tous niveaux et d'échanges de jeunes. Le Prix de l'Europe, créé en 1955 par l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe, est la plus haute distinction décernée aux collectivités locales pour leur action européenne. Il consiste en un trophée, un diplôme sur parchemin et un chèque de 28.000 FF destiné à financer les échanges de jeunes. Tubize est la troisième ville belge lauréate de ce prix après Bruge, en 1960, et Zelzate, en 1972.

Vacances d'hiver à la ferme

Certains agriculteurs mettent à la disposition des citadins, amateurs de nature, de calme et de restauration fermière, nombre de chambres et d'appartements meublés.

Les Belges, dans leur majorité, n'ont pas la possibilité ou ne désirent pas prendre des vacances d'hiver à l'étranger.

Conscients de cette situation, divers agriculteurs ont aménagé et personnalisé une partie de leur logis que l'on peut occuper durant un week-end ou à la semaine.

Cette formule connaît un net succès alors que l'on enregistre une diminution de l'activité traditionnelle en Belgique, ce qui prouve que les vacances à la ferme répondent à une nécessité sociale. La plupart des touristes qui en ont goûté s'empressent d'ailleurs de réserver à nouveau pour des séjours ultérieurs.

U.T.R.A. est une association de tourisme à la ferme, reconnue par le Commissariat Général au Tourisme, dans le respect des normes d'agrégation sanitaires prescrites, et exerce son activité dans les régions touristiques traditionnelles du sud de la Meuse et de la Sambre.

Des renseignements précis sur les possibilités de réservation pour les mois d'hiver, peuvent être obtenus au

siège de l'association, rue Antoine Dansaert, 94-96, 1000 Bruxelles (tél. 02-511.07.37), qui vous mettra en relation avec les familles d'accueil.

Modification du prix des entrées au Panorama de la Bataille de Waterloo

Le Panorama de la Bataille de Waterloo, vaste rotonde, élevée en 1912, au pied de la célèbre butte du Lion, et abritant une saisissante composition du talentueux peintre français Louis Dumoulin et de son équipe formée des peintres militaires Desvareux, Robiquet et Malespina, est sans conteste l'attraction la plus courue, avec bien entendu le fameux Lion, du champ de bataille.

En effet, cette ample fresque représentant l'aspect du champ de bataille, le soir du 18 juin 1815, au moment des charges impétueuses de la cavalerie française conduite par le maréchal Ney, enregistre bon an mal an quelque 200.000 visiteurs.

La société exploitante, se trouvant confrontée avec des charges de plus en plus lourdes, se voit dans l'obligation de revoir le prix des entrées au Panorama. La majoration, qui sera appliquée à partir du 1^{er} janvier 1980, est toutefois légère.

Nous communiquons ci-après le nouveau tarif :

Entrée générale : 40 F ;
Groupes de 20 personnes au moins et autocars : 30 F ;
Etudiants : 30 F ;
Ecoliers de 6 à 12 ans : 10 F (inchangé).



Transformer...
Moderniser?
Souscrivez un Prêt
Personnel à la KB.



KREDIETBANK
Nous prenons le temps de vous connaître

Les manifestations culturelles et populaires

JANVIER 1980

- BRUXELLES : A l'Hôtel de Ville : Exposition « Les cœurs de Bruxelles et l'Art populaire religieux », collections Boyadjian et Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Belgique. L'exposition est ouverte tous les jours (sauf les dimanches) de 12 à 18 heures. Entrée gratuite (jusqu'au 3 janvier) — Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant) : Fêtes de fin d'année (jusqu'au 4 janvier) — Dans la Salle d'Exposition des « 3 B », 61, rue du Marché-aux-Herbes : « Les Métiers d'Art de la Province de Namur » (jusqu'au 6 janvier) — Au Passage 44 : Exposition « Théâtre Royal de la Monnaie au 44 — de la Muette au Sacre ». L'exposition est ouverte tous les jours de 10 à 20 heures. Accès gratuit. Pour les visites guidées, s'adresser à Béatrice Van Ruymbeke, Crédit Communal de Belgique; tél. 02/219.32.00, extension 1082 (jusqu'au 6 janvier).
- 2 BRUXELLES : Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant), à 12 heures : Concert de Nouvel An par le Brussels Big Band (22 musiciens).
- 11 BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B », 61, rue du Marché-aux-Herbes : G. Deliège (céramiques) et J.-Y. Bogaert (bijoux et émaux). L'exposition restera ouverte jusqu'au 26 janvier.
- 13 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon Florex (jusqu'au 16 janvier) — A l'Expo Rogier Center : Exposition féline.
- 16 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon de l'Auto (jusqu'au 27 janvier).
- 18 BRUXELLES : Aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, 3, rue de la Régence : Rétrospective Fernand Khnopff (1858 - 1921). Plus de 150 œuvres provenant de collections officielles et privées, belges, américaines, allemandes, italiennes, anglaises, hollandaises, françaises et autrichiennes. L'exposition restera ouverte jusqu'au 13 avril 1980.
- 19 OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique : « Le Chanteur de Mexico », la célèbre opérette qui sera interprétée par 30 artistes.
- 20 ESSENE : Fête folklorique de la Saint-Antoine (à partir de 10 heures).
- 27 GALMAARDEN : Fête de la Saint-Paul au hameau de Saint-Paul. Il s'agit d'une très vieille et très pittoresque tradition populaire remontant à 1382. Le matin, une messe solennelle a lieu dans la chapelle Saint-Paul avec bénédiction des petits pains de seigle (Pauwelbroodjes). L'après-midi, à partir de 14h.30 : chevauchée de Saint-Paul où, dans le cadre d'une manifestation typique, les petits pains, réputés miraculeux, sont lancés dans la foule.

FEVRIER 1980

- 1 BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : Exposition « Sakura » (jusqu'au 16 février).
- 10 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Semaine Internationale de l'Agriculture (jusqu'au 17 février).
- 16 TIRLEMONT : Cortège carnavalesque (à 14h.30).
- 19 BRUXELLES : Cortège carnavalesque (à 15 heures).
VILVORDE : Cortège carnavalesque (à 19h.30).
- 22 BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : P. Wolff (bijoux) jusqu'au 8 mars.
OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique : « Histoire d'un cheval » avec Myriam Thyron.
- 24 NIVELLES : Cortège carnavalesque (à 14 heures).
- 25 NIVELLES : Carnaval Aclot (à 19 heures).
- 27 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon EUROCLIMA (jusqu'au 2 mars).
- 29 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) Salon BATIBOUW — Salon INTERMAT. Ces deux salons resteront ouverts jusqu'au 9 mars.

MARS 1980

- 1 LOUVAIN : Cortège carnavalesque (à 15 heures).
OTTIGNIES : Au Centre Culturel et Artistique : « Peau de Vache » par le Théâtre des Galeries (en soirée). Egalement le 2 mars en matinée.
- 9 SCHERPENHEUVEL : Cortège carnavalesque (à 15 heures).
- 14 BRUXELLES : Dans la Salle d'Exposition des « 3 B » : « Métiers d'Art de la Province de Liège » (jusqu'au 29 mars).
- 15 AARSCHOT : Cortège carnavalesque (à 14 heures).
ZAVENTEM : Cortège carnavalesque (à 15 heures).
- 16 HAL : Cortège carnavalesque (à 15 heures).
- 22 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon des Vacances (jusqu'au 30 mars).
- 23 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon BEL — JOUETS (jusqu'au 30 mars).
DIEST : Cortège carnavalesque (à 15 heures).

CHAQUE SEMAINE

des

MILLIONS

à gagner



LOTERIE NATIONALE